171.21 Adams Collection

Philinte de Molière (la) ou la Suite du Misantrope. 1 Rbl. 50 Cop.
Pigmalion de *Romagnési.* 50 Cop.
Plaisir (le). 40 Cop.
Portefeuille, (le) ou la Fille, comme il y en a peu. 40 Cop.
Père Duchesne (le) ou la mauvaise habitude. 50 Cop.
Prétendus (les) Par *Rochon* de *Chabannes.* 50 Cop.
Préjugé (le) à la Mode. 50 Cop.
Prôneurs (les) par Mr. *Dorat.* 1 Rbl. 50 Cop.
Pigmalion; par *J. J. Rousseau.* 40 Cop.
Savetier et le Financier. 50 Cop.
Sérénade (la). 30 Cop.
Semire et Melide. 40 Cop.
Sibille (la). 50 Cop.
Silvain; par *Marmontel.* 70 Cop.
Sourd et l'Aveugle (le) par *Patrat.* 50 Cop.
Sourd; (le) ou l'Auberge pleine; par *Desforges.* 1 Rbl.
Surprise (la) de l'Amour. 50 Cop.
Superstitieux (le); par Romagnési. 50 Cop.
Superstitieux (les). 75 Cop.
Themire. 50 Cop.
Tom-Jones. 50 Cop.
Tonnelier. (le) 50 Cop.
Train (le) de Paris. 75 Cop.
Valet (le) Auteur. 30 Cop.
Valets (les) maitres de la Maison. 50 Cop.
Visitandines (les). 75 Cop.

Livres latins.

Anacreontis, Teii ordaria cum praffino commentario, *Parmae Bodoni.* 18. carton. 7 Rbl.
D: Antonii magni. Opera. Manheimii. 8. rel. 2 Rbl.
Apuleii, metamosphosis libri XI. Parisiis, typis C. Crapelet. 1796. 18. 3 vol. pap. vélin. br. 9 Rbl.
D: A. Augustini: Hepp. Episc. libri XIII. Confessionum. Coloniae. 18. rel. 2 Rbl.
Audoeni (*Joannis*) Cimbro-Britanni Epigrammata. Editio prioribus auctior, longinquen ditoir, curâ Ant. Aug. Renouard, Parisini, Parisiis Typis Petri. Didot natu majoris. 1794. 3 vol. 8. pap. vélin. br. 12 Rbl.
D. M. Avsonii Burdigalensis Opera, ex éditione in usum Delphini, Manheimii. 8. rel. 2 Rbl.

NOUVEAU

GUIDE DES MÈRES.

Avec Permission du Comité de Censure.

NOUVEAU

GUIDE DES MÈRES,

OU

PLAN DE CONDUITE

DÈS LE MOMENT DE LA CONCEPTION

JUSQU'APRÈS L'ACCOUCHEMENT.

Suivis d'une Manière simple d'élever les Enfans, depuis le premier jour de naissance, jusqu'à l'âge de puberté.

PAR

Le Docteur BEGNY, Médecin et Accoucheur, ci-devant Chirurgien de la Maison du Roi de France, et des Hôpitaux Militaires de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, Ex-Chirurgien-Major au service de Sa Majesté Britannique.

Adams
171.21

A St.-PÉTERSBOURG,
DE L'IMPRIMERIE DU SÉNAT DIRIGEANT.
1809.

5805

ADAMS 171-21

AVANT-PROPOS.

En mettant au jour le résultat de mes pensées, fruit de mes observations depuis plusieurs années, sur le traitement des maladies des femmes et des enfans, j'ai cru devoir donner au Public une méthode précise et simple d'élever les enfans, et de parler de la conduite que les mères doivent tenir envers eux. Peut-être m'attirerai-je la haine de quelques-unes, en voulant les rappeler à leurs devoirs maternels, et les engager à réformer des abus trop multipliés sur la manière d'élever leurs enfans pendant le premier septenaire, de veiller strictement à leur éducation physique et morale jusqu'à la fin du second; mais aussi combien serai-je récompensé vis-à-vis de celles qui ne se sont pas encore écartées des lois de la nature, ou de celles qui, par complaisance ou par faiblesse, n'ont cédées aux instances de leur amies que pour suivre le torrent

trop général.... c'est-à-dire l'usage de ne pas nourrir leurs enfans; de celles enfin, qui ne pouvant pas s'acquitter des devoirs sacrés de mères, soit pour cause de maladie, de mauvaise santé, ou par état, en leur donnant les moyens de faire un bon choix de nourrice, et de leur indiquer une méthode journalière et simple, pour des soins qu'elles n'ont ordinairement qu'au poids de l'or par une nourrice mercenaire; combien, dis-je, ne serai-je pas dédommagé de la haine de quelques mères qui préfèrent leurs plaisirs aux soins qu'elles doivent à leurs enfans; par le souvenir agréable de celles qui ne verront ma doctrine que comme guide de leur conduite, et principe élémentaire de leur pratique à faire élever leurs enfans sous leurs yeux.

NOUVEAU

GUIDE DES MÈRES.

S'IL est une époque intéressante dans le cours de la vie, s'il est un temps où l'homme mérite toute la sollicitude de l'humanité, c'est ce moment, où sortant du sein de sa mère il va commencer sa carrière. L'homme est exposé, tant qu'il subsiste, à une infinité de maux; mais il les éprouve d'une manière plus marquée en naissant et pendant les premiers temps de sa vie; à peine paroît-il sur ce vaste théâtre, que sa destinée veut qu'il ait à combattre divers obstacles, à supporter des peines qu'il annonce par ses cris, et qu'il est en danger continuel de perdre une vie qui semble ne lui être accordée que pour souffrir.

Nos préjugés ajoutent à nos maux; tous nos usages ne sont qu'assujétissement,

gène et contrainte ; et c'est la somme des misères que nous nous faisons, jointe à celles qui sont essentielles à la vie ; aussi *Pline* dit : l'homme ne commence à sentir qu'il existe que par les supplices au milieu desquels il se trouve sans avoir commis d'autre crime que celui d'être né : et *Rousseau* ajoute : l'homme civil naît, vit et meurt. A sa naissance on le coud dans un maillot, à sa mort on le cloue dans une bierre, tant qu'il garde la figure humaine il est enchaîné par nos institutions.

Dans tous les temps il a paru des hommes éclairés et courageux, pour qui détruire les erreurs de leurs siècles, rappeler leurs semblables aux principes de sagesse et de vertu, a été le premier des besoins. Leurs talens, leurs veilles, leurs travaux ont été consacrés à un si noble objet, pas une seule pensée, pas une seule action qui n'aient tendu à ce but. L'amour du bien les animoit, leur bonheur n'étoit que dans celui d'autrui. Ils ont essayés de déchirer le voile épais dont on avoit entouré la vérité. Mais

l'ignorance qui ne voit rien au-delà de sa sphère, l'inconstance qui craint d'approfondir, l'habitude qui conduit si despotiquement les hommes, les principes religieux enfin ont été les plus grands obstacles à leurs généreux efforts ; et au regret de voir des erreurs, est venu se joindre celui de tenter vainement de les détruire. Si quelquefois la vérité a paru se dégager de ces entraves, elle n'a brillé que d'un éclat passager. Les préjugés, l'habitude tiennent les hommes sous leur joug. Ils compriment les essorts de l'imagination et les élans des âmes fortes. La vie entière suffit à peine pour se débarrasser de ces lisières de notre enfance ; Eh ! n'a-t-on pas beaucoup fait quand on est parvenu à ce point ? que de découvertes, que de pensées, que de talens perdus ! mais il est des hommes étonnans, des caractères élevés que la nature produit avec effort et qu'elle ne nous accorde que de siècles en siècles, qui dès l'enfance rompent en jouant ces indignes liens, semblables à Hercule au berceau

pour qui les combats les plus terribles n'étoient qu'un jeu. — Paroît-il des vérités nouvelles, les passions, les préjugés se liguent pour les étouffer; les persécutions sont dirigées contre celui qui les découvre. L'infamie et la mort même deviennent souvent le partage et la récompense de celui à qui l'on auroit dû des autels. Combien d'hommes furent obligés de faire, devant des moines hypocrites et ignards, amande honorable pour avoir eu raison. Galilée est de ce nombre.

L'homme n'est-il pas lui-même le plus grand obstacle à son bonheur ? Ces vérités quoique peu suivies, ne sont pas pour cela perdues; elles deviennent pour ainsi dire l'appanage de quelques hommes privilégiés ; à travers les erreurs et les passions, elles parviennent aux siècles futurs, fermentent dans toutes les têtes et deviennent le germe de vérités nouvelles.

On distingue trois temps dans la vie de l'homme : celui d'accroissement, de consistance et de périssement. Le premier quart de la vie est passé avant qu'on en

connoisse l'usage : le dernier s'écoule après qu'on a cessé d'en jouir : ou nous ne savons pas vivre, ou nous ne le pouvons plus et de l'interval qui sépare ces deux extrémités, il ne nous en reste presque pas pour la goûter.

Nous naissons pour ainsi dire en deux fois, l'une pour exister et l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce et l'autre pour le sexe ; c'est ici que l'homme naît véritablement à la vie et qu'il l'a donne à d'autres. Ses passions naturelles sont les principaux instrumens de sa conservation ; elles sont bornées. Mais celles qui le subjuguent et le détruisent ne sont que son ouvrage ; la nature ne les lui donne pas, il se les approprie à son préjudice, il veut jouir du bonheur et pour le poursuivre il sort de la place où il pouvoit le connoître, pour n'y plus revenir.

Il est incontestable que la bonne constitution d'un enfant ne dépende pas beaucoup du bon régime qu'auront observés le père et la mère avant la conception. Les mauvaises dispositions du corps des

parens sont la cause immédiate du tempérament infirme des enfans ; aussi ne voit-on pas beaucoup de personnes d'une foible santé ou épuisés par les excès des plaisirs de l'amour, par des débauches, par des grands travaux de l'esprit, par la vieillesse, mettre au monde des enfans qui, dès leur naissance, mènent une vie triste, et sont sujets à des maladies dont la cause, qui vient de première origine, ne peut être détruite par aucun secours de l'art ; tels sont la plupart de ceux qui, attaqués de la goutte, du calcul, cherchent en vain dans la médecine quelque soulagement à leurs maux ; conséquemment des pères foibles ne peuvent engendrer que des enfans valétudinaires, et il seroit aussi déraisonnable d'espérer une projéniture forte et robuste des parens épuisés par des excès ou des maladies, que d'attendre une riche moisson d'une terre stérile.

Les erreurs des femmes grosses dans l'usage des choses qui influent le plus sur l'économie animal, ne sont pas encore

les plus légères causes des vices héréditaires des enfans. On ne sauroit dire combien elles sont alors susceptibles de la dépravation de leurs appetits ; leur imagination est si exalté qu'à la moindre cause la crainte et la frayeur les saisissent ; portées à une tristesse qui tient de la mélancolie, elles se laissent aussi facilement aller à la colère et à la vengeance. Si elles ne savent se modérer, leur âme est en proie à des passions fortes, qui portent le trouble dans les humeurs et font des impressions nuisibles sur les tendres organes de l'enfant renfermé dans la matrice.

Mais les parens sains, dont les corps bien proportionnés entre eux, ne présentent point de difformités ; qui sans s'assujétir à des jeûnes sévères, se sont nourris sobrement ; qui pour remplir les devoirs de l'hymen, n'ont écouté que la nature sans se laisser aller à l'habitude (1) et ont

(1) L'usage trop fréquent des plaisirs conjugaux, énerve la nature et produit des enfans foibles, comme la mauvaise liqueur prolisique en engendre de mal-sains.

attendu que l'évacuation périodique de la femme et celle qu'elle éprouve à la suite de ses couches ayent entièrement cessez ; ceux-là, dis-je, procréeront des enfans d'une constitution forte et robuste.

Le père et principalement la mère doit être d'une âge mûre, car, quand la mère et l'enfant croissent à-la-fois, ni l'un ni l'autre, n'a ce que lui destinoit la nature ; comment se peut-il que les deux n'en souffrent pas ?

C'est à l'époque de la conception que commencent les devoirs maternels. Dès qu'une femme se soupçonne enceinte, elle doit pour sa propre conservation et celle de son fruit, s'assujétir à un régime de vie, conforme à son état ; modérer ses passions et renoncer aux familiarités conjugales, parce que l'exercice que la matrice fait, pendant l'acte du coït, peut quelquefois nuire à l'ambrion déjà formé.

Lorsque les femmes sont enceintes ; elles doivent se nourrir de bons alimens et de facile digestion ; résister à de cer-

tains appetits si pernicieux pour des substances indigestes et nuisible à la santé ; boire peu de vin et souvent coupé avec de l'eau. Les liqueurs fortes et l'usage journalier du café, provoque quelquefois l'avortement, il y a cependant des exceptions pour divers tempéramens de femmes, car ces boissons prises modérément, sont utiles et même nécessaires aux femmes d'une constitution pituiteuse et énervée. La diète trop sévère leur est aussi nuisible que l'excès contraire, et les femmes, dont la grossesse est accompagnée d'un dégoût trop long, surtout après le quatrième mois, doivent s'efforcer de manger en excitant leur appetit par la variété des mets ; mâcher bien avant d'avaler, afin que la digestion en soit plus facile ; s'interdire les travaux pénibles ; renoncer à la promenade à cheval, quelquefois celle de la voiture, principalement au droschky (*);

(*) Voitures particulières en Russie. -- Cette manière de se faire voiturer est très-dangereuse pour les femmes enceintes, non seulement pour les se-

mais elles useront de la promenade à pied et de tous les exercices modérés ; les jeux et les amusemens leur sont avantageux en leur procurant des distractions agréables et leur conservant la tranquillité de l'esprit.

Elles éviteront de s'arrêter sur des objets qui font horreur. Leur imagination, alors très-vibratile en seroit trop vivement frappée et nuiroit nécessairement au fruit qu'elles portent. Leur sommeil doit être plus long ; elles éviteront par conséquent les grandes veilles. Elles doivent porter des vêtemens larges ; se priver des odeurs très-fortes ; car la matrice en recevroit de fâcheuses atteintes par la sympathie des nerfs, dont la sensibilité se trouve augmenter par une dissention plus grande qu'à l'ordinaire. Si les femmes

---

cousses ; mais lorsqu'une roue ou un essieux casse, on est exposé à tomber à la renverse. --- Une femme de 30 ans, grosse de 7 mois pour son premier enfant, fit une chûte, se blessa et 8 jours après je fus obligé de l'accoucher de son enfant mort, après un travail pénible et des plus laborieux pendant plus de 18 heures.

enceintes s'écartent de ces règles, elles peuvent s'exposer à de fausses couches, ou à des regrets d'avoir mis au monde des enfans, que leur foiblesse et leurs infirmités rendront sans cesse malheureux.

Le cercle des devoirs maternels s'étend et s'accroit à l'époque de l'accouchement; c'est alors que l'enfant réclame impérieusement les soins de la mère. Neuf mois de fatigue, et les douleurs qui commencent, lui annoncent qu'elle va mettre au jour le fruit de ses amours, et l'enfant par ses cris, lui apprend bientôt qu'elle est mère; la tendresse qu'elle a pour cette partie d'elle-même, lui fait oublier jusqu'aux souffrances qu'elle vient d'éprouver dans l'enfantement; elle veut voir, caresser son enfant, mais il faut se garder de céder de suite à son impatience; la santé de tous les deux pourroit en souffrir.

C'est à la nature, autant qu'il est possible, qu'on devroit confier le soin de l'accouchement; on doit la seconder et rarement la prévenir. Souvent les sages-

femmes nuisent aux enfans par des tentatives indiscrètes et par l'extraction précoce et violente du fœtus, qui seroit sorti sain et sauf sans leurs secours, mais par leurs manœuvres dangereuses, elles n'ont l'intention que de passer pour instruites, et de faire beaucoup d'étalage afin de soutenir leur réputation chez des femmes crédules, dont leur répugnance pour se servir des accoucheurs, est difficile à vaincre. — En Angleterre et dans presque toute la France, les femmes sont revenues de leurs erreurs, se sont toujours les hommes qui accouchent, ils connoissent le tempérament de leur patiente, et en cas d'un accouchement, qui deviendroit laborieux par l'imprudence de ces matrones, ils le terminent très-heureusement et souvent en peu de temps. Combien de fois ne sommes nous pas appelés, par une famille éplorée, pour sauver la vie à une mère qui se trouve dans le plus grand danger par l'imprudence d'une sage-femme ignorante, qui, au lieu de changer l'enfant de situation lorsqu'il se pré-

sente mal, le laisse enclaver au détroit inférieur du bassin. C'est alors qu'il n'y a pas un moment à perdre de terminer l'accouchement par le forceps et le plus promptement possible. Le premier soin de l'accoucheur est de lier le cordon ombilical et l'enfant est reçu dans des linges propres, mols et secs, qu'on a soin d'échauffer assez, afin d'éviter le trop grand froid dans les premiers instants de la vie. L'usage est de lier le cordon à deux pouces où environ de l'ombilice; il faut s'y conformer pour contenter les femmes qui se trouvent présentes, parce qu'elles croient que celui-ci est plus enfoncé ou plus saillant, selon que la ligature a été faite plus près ou plus loin du ventre et que l'enfant en devient plus ou moins exposé à la hernie ombilicale, quoique les personnes de l'art pensent différemment. Le cordon ne se détache jamais dans l'endroit lié; c'est toujours dans le lieu du cercle que forme l'épiderme, ou la peau de l'enfant, pourquoi? il n'y a pas encore de résolution bien raisonnée jusqu'à pré-

sent. La cicatrice de l'ombilic est plus enfoncée ou plus saillante, selon que les tégumens de l'enfant s'avancent plus ou moins sur le cordon ; mais la disposition à la hernie est étrangère à toutes ces causes ; elle tient à la foiblesse naturelle de l'anneau et au peu de soin qu'on apporte à soutenir ce point dans les premières semaines de la naissance.

Le public imagine que l'accoucheur doit paîtrir la tête de l'enfant pour lui rendre sa forme naturelle, qu'elle paroît avoir perdue dans l'accouchement et bien des matrones étant dans cette opinion par ignorance, ne manquent jamais de faire cette manœuvre dangereuse — quoique de pareilles pressions méthodiquement faites, soient quelquefois nécessaires ; il est plus salutaire de les proscrire, parce que la tête reprend d'elle-même sa conformation naturelle. Ce ne doit être que lorsqu'il y a fracture avec enfoncemens des os, qu'il faut s'en occuper ; mais c'est alors bien moins par rapport à la difformité de la tête, qu'aux accidens qui dé-

pendent de la fracture, ou de la dépression des os. — Ce cas doit être du ressort d'un accoucheur instruit, et non d'une sage-femme ignorante l'anatomie et l'état physiologique de l'enfant. Les femmes croyant à la foiblesse du nouveau né, sont dans l'usage de lui faire prendre des cordiaux et surtout du vin, il est des cas où on doit employer ces moyens pour exciter les forces de la vie, lorsque les enfans viennent au monde extrêmement foibles, quoique cette foiblesse soit naturelle, ou la suite des tentatives violentes exercées dans l'accouchement, ou produite par la suppression de la respiration, quelle que soit la cause, cette thérapeutique convient, mais pour un enfant plein de vie et de santé il n'est rien de plus nuisible que cette méthode. Il vaut mieux le laver avec un peu de vin et d'eau à la sortie du sein de sa mère, l'enfant a besoin d'être lavée, une matière visqueuse produite par le sédiment des eaux, remplit les yeux, les oreilles, la bouche et couvre tout le corps. Elle pourroit

en s'opposant à la transpiration, lui occasionner des maladies de la peau, il faut en nettoyer également les aiselles, les plis des aînes, et les parties sexuelles chez les petites filles, où cet endroit est plus abondant et plus susceptible de s'altérer et de produire des excoriations.

Pour nettoyer facilement la peau et la débarasser de cette espèce de pommade, il faut commencer par détremper celle-ci avec un peu d'huile, afin de la rendre plus coûlante et moins visqueuse ; elle s'enlève ensuite avec un linge doux, obligé de frotter fortement et longtemps avec le linge, si l'on ne détrempe pas ainsi cet endroit visqueux, on irrite la peau et on l'enflamme, de sorte qu'elle devient comme erésipelateuse dans tous ses endroits.

On lave ensuite l'enfant avec de l'eau tiède et un peu de vin, mais on ne doit pas le mettre dans l'eau froide, dans ce premier moment, parce que ces effets peuvent en être trop fâcheux.

Loercke recommande spécialement, de

lui ôter aussitôt qu'il est né, la visquosité qui remplit la bouche, car lorsqu'on néglige ce moyen, dit-il, les enfans meurent le troisième ou le quatrième jour dans le râle le plus violent.

L'enfant vient au monde surchargé de besoins et plus malheureux que le dernier des animaux; il y vient dépourvu des facultés propres à les satisfaire : il n'a pas même en puissance celle de distinguer l'aliment salutaire de celui qui lui est nuisible; qu'il paye cher le privilège de sa raison; en effet dans cet état de foiblesse et de dépendance, il périrait infailliblement si la nature n'avait eu soin d'attacher, dans la condition du mariage, un grand attrait de la génération, un attrait encore bien plus doux et plus digne des conjoints, celui de se voir revivre par les soins, et les attentions prodigués aux fruits de leurs amours; la première éducation, dit *Rousseau*, est celle qui importe le plus et elle appartient incontestablement aux femmes; c'est à toi, dit-il, tendre et prévoyante mère, que

je m'adresse, cultive et arrose la jeune plante, ses fruits feront un jour tes délices.

Tout le monde est parfaitement d'accord que les sollicitudes maternelles, relativement au physique, doivent commencer dès la naissance; mais on ne l'est pas sur l'époque où elles doivent se diriger sur le moral, les uns veulent que ce soit au moment où l'enfant fait usage de ses sens, et les autres, lorsqu'il aura atteint l'âge de la raison. Condillac dit, que les premiers fondemens de l'homme civil, doivent se poser de bonne heure, que l'instruction doit commencer avec le sentiment et au moment où les organes qui en sont le signe, offrent cette fléxibilité et cette délicatesse qui permet toutes les modifications..... C'est par conséquent une erreur de croire que les enfans jeunes sont incapables de connaissances et qu'il faille attendre, pour leur en donner, un certain âge qu'on appelle âge de raison; comme si dans la vie, il y avait un moment où la raison

que nous n'avions pas auparavant, nous fut tout à coup infuse.

Au sortir des entrailles maternelles, l'enfant se trouve dans un monde dont la constitution différente de celle d'où il vient, exige pour s'y maintenir qu'il se mette en rapport avec lui, la nécessité de ces rapports constitue ses besoins, qui sont dans ce moment au nombre de deux. Celui de respirer et celui d'être délivré des entraves qu'il apporte. Le premier besoin est satisfait par la nature, elle a voulu s'en réserver le droit, parceque l'enfant devant absolument respirer de suite, il aurait été exposé à périr si elle en avait confié le soin à des êtres aussi distraits que nous. Aussi, s'établit-il chez l'enfant, dès qu'il a vu le jour, une nouvelle fonction qui ne cesse qu'avec la vie, et par laquelle l'air, ce principe si pénétrant entre et sort continuellement de la poitrine, pour des usages qu'on connaît si bien depuis les brillantes découvertes de la chimie. Chaque peuple a sa manière de vêtir où d'arranger l'en-

fant nouveau né, mais il ne peut à cet égard y avoir d'usage plus contraire à l'intention de la nature, que celui du maillot depuis si longtems adopté et malheureusement encore trop connu dans la plupart des contrées de l'europe.

De toutes les parties qui composent le maillot, aucune ne paraît plus nécessaire que le petit bandage que l'on met autour du ventre de l'enfant, soit pour soutenir le bout du cordon jusqu'au moment de sa chute, soit pour prévenir la hernie ombilicale en attendant que l'anneau se soit assez resséré pour s'y opposer par lui-même. Dans le premier moment ce bandage doit être fait de trois compresses; savoir deux de la largeur de plusieurs pouces en quarré, et d'une autre assez longue pour faire le tour du corps. On fait au milieu de l'une des deux premières une échancrure de la largeur de quelques lignes pour recevoir l'épaisseur du cordon, et on le fend au dessous de cette échancrure, de manière qu'elle soit à deux chefs, on enduit cette compresse ou d'un

peu d'huile ou d'un peu de beurre aux environs de l'échancrure, sur l'une et sur l'autre de ses faces pour qu'elle ne s'attache pas à l'ombilic ni au cordon, et qu'on puisse le changer au besoin, sans tirailler et déchirer les vaisseaux avant le moment marqué pour leur parfaite oblitération.

Cette compresse étant placée sur le ventre, on passe le cordon dans l'échancrure en le renversant sur le haut et vers le côté gauche, et l'on croisse les deux chefs au dessous; de sorte que la peau du ventre, qui s'avance sur le cordon ne paraisse pas et que l'ombilic ne soit pas tiraillé. On place la seconde compresse par dessus et on soutient le tout de la troisième, dont on fait autour du corps une circulaire médiocrement serré.

Sexe adorable! moitié du genre humain! la plus sensible et la plus susceptible de pitié; toi qui ne connaît et ne veux même jamais connaître que les douces chaînes de l'amour; ô femme! par quelle fatalité deviens-tu barbare au moment

même où tu jouis de toute la plénitude de ton sexe? par quelle fatalité un être faible sans défenses et dans l'impossibilité de réclamer du secours, ne peut rien sur ton cœur si humain? Comment se peut-il que l'homme, cet être féroce, qui égorge de sang-froid l'agneau timide qui le caresse et la tourterelle qui le bequette, vienne attendri, te demander pardon et grâce pour quelqu'un, qui n'a encore ni la force, ni la volonté d'être coupable? quel est cet infernal démon, qui, étouffant en toi les douces inspirations de la nature, te force à garotter ton sang et ta chair? ah! je le reconnais à la figure pâle et bouffie, et à la stature maigre et contrefaite: c'est le préjugé, mais ce préjugé qui n'est qu'une erreur d'habitude consacré par l'ignorance ou la méchanceté, ne doit-il pas disparaître et s'anéantir devant la raison, la seule faculté par laquelle nous puissions sainement juger des choses? et cette raison qui a été donnée avec toute la force à l'homme exprès, pour tempérer les effets

souvent nuisibles de cette sensibilité que tu as reçue à si haute dose, laquelle à son tour modère chez l'homme l'austérité de sa raison, ne doit-elle pas être prise en grande considération surtout au moment où la propriété qui le caractérise la commande si impérieusement? écoute là? il est sans doute raisonnable pour mettre le nouveau né à couvert des injures de l'air auquel il n'est pas encore accoutumé, de le couvrir et de le penser comme je l'ai dit plus haut, mais est-il raisonnable qu'après lui avoir étendu ses bras contre la poitrine, rapproché ses jambes délicates l'une contre l'autre, et l'avoir enseveli, ainsi préparé dans deux linges recouverts d'une étoffe de laine couverte elle-même d'une autre plus légère; on le serre, on le comprime avec tout cet appareil mortuaire, au point de lui faire perdre la respiration? est-il raisonnable que dans la crainte que les enveloppes où on vient de l'engloutir ne soient rompues, quoique bien arrêtées avec des épeingles ou des cordons, on les fortifie

d'une bande large et épaisse, avec laquelle on le presse depuis la plante des pieds jusqu'aux épaules? le cœur et l'ame ne se soulèvent-ils pas à l'aspect de tant de liens, de tant d'entraves et de toutes ces machines destinées à arrêter une créature aussi faible qu'innocente, qu'on s'imagine ce que doit souffrir l'enfant dans un endroit et dans une position qui ne permet à aucun de ses membres le moindre mouvement dans un temps surtout où ceux-ci participent au mouvement continuel qu'imprime à tout le corps la force d'organisation; ce qu'il doit souffrir dans une position où il ne peut ni s'éloigner, ni écarter toutes les causes d'irritation, comme la transpiration, la sueur, les matières feoles, d'autant plus insupportables qu'il se trouve à un âge ou le système nerveux est extrêmement mobile, qu'on s'imagine ensuite qu'en comprimant les enfans dans les maillots leur poitrine serrée leur donne une tendance à la phthisie, que la compression des viscères du bas ventre en empêchant la

liberté des digestions, produit l'acacochimie, des engorgemens et par suite le rachitisme ; que le sang gêné dans son mouvement, refluant au cerveau, produit des convulsions, des paroxismes, d'épilepsie, que la compression des parties tendres et délicates leur fait prendre une mauvaise tournure; que celle de la peau resserrant et fermant les sources des vaisseaux excrétoires expose l'enfant à uriner plus fréquemment, à éprouver un écoulement continuel de sérosité par le nez, à être sujet au gonflement des parotides et maxillaires et même à la teigne; que le rapprochement forcé des pieds l'un contre l'autre, fait que les enfans en ont toujours les extrémités tournées en dedans; car en naissant ils les portent en dehors; et qu'on s'imagine enfin que les accidens que je viens d'ennumérer propres au maillot, ne sont pas la centième partie de celle que l'on pourrait citer, ainsi cette manière cruelle et insensée doit être abandonnée de suite par tout le monde de bon sens.

Les nations sauvages et les animaux qui ne font jamais usage du maillot, sont-ils plus difformés que nous? trouve-t-on parmi les chiens, les chats, les brebis, les chevaux, les poules, les serins, des individus bossus, boiteux, contournés, rachitiques, comme dans les générations des hommes mis au maillot? cet emprisonnement de tous les membres, cette douloureuse contrainte ne doivent-ils pas aigrir le caractère pour toute la vie, en commençant par des actes de violence et des leçons de servitude.

A peine l'enfant a-t-il vu le jour qu'on le purge sans nécessité pour expulser le meconium, ainsi le premier usage qu'on lui fait faire de son goût, est de l'essayer par un breuvage désagréable, et ses premiers pas dans le monde, sont pour entrer dans une pharmacie; tant il est vrai, comme dit Buffon, que le berceau de l'enfance est entouré des dangers auxquels le livrent nos erreurs et nos préjugés. Point de sirops de rhubarbe et de chicorée, ce sont autant de poisons pour

ces petits êtres, la nature a pourvu aux moyens de faire rendre à l'enfant le meconium; le premier lait de la mère est son meilleur remède et s'il en est privé, un peu d'eau miellée remplit mieux les vœux de la nature que toutes ces drogues auxquelles elle répugne, il est cependant des cas où on doit y recourir, mais c'est au médecin prudent à les saisir. Une autre erreur encore non moins préjudiciable, c'est de leur donner des narcôtigues pour les endormir; ces médicamens qui bridents le jeu des nerfs, en émoussant la sensibilité déterminent le cours du sang, à la tête, et mettent le désordre dans les fonctions; souvent des impressions funestes et permanentes sur les organes du sentiment, sont la suite de cet abus. Avec la vie commencent les besoins; il faut du lait au nouveau né; ici le devoir de la mère n'est point équivoque, elle lui doit son sein, elle ne peut inpunément méconnoître le voeu de la nature qui trompé, cherche si souvent à s'en venger sur le corps de la mère, et celui de l'en-

fant, par les maux les plus affreux sans compter les petits soins dû à l'enfant pour qui l'oeil et le cœur d'une mère sont si nécessaires, la santé de tous les deux en dépend.

Les enfans privés des sucs nourriciers de leur mère, peuvent être assimilés à ces plantes qui transplantés de leur sol natal sur un terrein étranger, y prennent lentement racine, se flétrissent, se dessèchent, et meurent quelquefois.

Qu'il est honteux de voir une mère disputer à son enfant une partie de lui-même; les suites de ce refus sont incalculables, le lait dont elle tarit la source qui auroit offert l'aliment le plus sain à son enfant tourne pour elle en un puissant et funeste poison qui la tourmente sans relache, et l'enfant à son tour à la merci d'une nourrice ne reçoit que le plus triste traitement; elles ne se bornent pas là ces suites, la dépravation de l'ordre moral en est une conséquence, le naturel s'étend dans les coeurs; l'intérieur des maisons devenues désertes n'offre plus

le spectacle touchant d'une famille naissante, le mari n'a que de l'indifférence pour l'épouse dont il ne voit pas les enfants; l'habitude ne renforce plus les liens du sang, point de père ni de mère, point de frère ni de soeur, quand une froide politique les rassemble à peine le connaissent-ils.

L'on est aimé que tout autant qu'on en est digne, et comment y prétendriez-vous, mères, vous qui abandonnez vos enfans au moment même qu'ils ont le plus besoin de vous? le premier lien de la nature et l'une des plus douces inclinations se forment au sein des familles; mais c'est la conformité d'éducation que l'on reçoit, c'est la ressemblance des sentimens qu'elle produit ordinairement, qui ressère ces noeuds; les bienfaits, la reconnaissance et l'habitude y contribuent bien plus que la nature, les noms de frère et de soeur ne seraient que des mots sans les relations civils; et ceux de père et d'enfant sont peu de choses (les liens du sang étant incertains et souvent

involontairement tissus) mais si loin de concourir à cette union d'intérêt, à cette réciprocité des sentimens, tout tend à la détruire; si l'on ne trouve parmi les siens que la haine et la froideur, la contrainte et la persécution, l'insouciance et la tyrannie, de bonne foi le hasard qui de l'union de sa mère et d'un homme quelconque fit naître un individu, impose-t-il beaucoup de devoirs et doit-on une tendresse aveugle à cette mère; parce qu'elle a éprouvée un moment de plaisir? n'est-il pas humiliant pour elle, que son enfant en aime une autre qu'elle par devoir: là où j'ai trouvé les soins d'une mère, dit Rousseau, ne dois-je pas aussi l'attachement d'un fils? mais pour revendiquer le droit de mère, elle a le talent d'inspirer à son enfant du mépris pour sa nourrice, celle-ci traitée en servante se rebute enfin de venir voir son nourrisson, et bientôt l'enfant ne la connaît plus. Tremblez cependant mères, que cette leçon ne se grave trop fortement dans la mémoire de votre enfant et qu'il n'apprenne

de vous, à traiter ainsi un jour celle qui lui donna l'existence.

Ce n'est donc pas être rigoureux que d'inviter les mères à allaiter leurs enfans, c'est plutôt une justice qu'on leur représente pour l'intérêt de l'humanité; c'est pour leur santé et la conservation de leur beauté c'est enfin pour le bien de l'ordre moral. Qu'elles veuillent être une fois mère? elles mériteront un attachement solide et constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiement filiale de leurs enfans et l'estime du public.

Une pratique dangereuse, cause de la dépopulation et du dépérissement de l'espèce, a attiré l'attention des philosophes de notre siècle, ils ont élevés leur voix pour la détruire; mais elle n'a été que faiblement entendue, la dissipation, les jeux, les plaisirs l'ont étouffée; les mères ont continuées de livrer leurs enfans à des femmes mercenaires; la crainte des plus grands maux n'a pu l'emporter sur celle de passer un seul moment sans jouissances. Les devoirs les plus sacrés

n'ont cessés d'être foulés aux pieds, et leur oubli a entraîné l'oubli de plusieurs autres. J'essayerai de mêler ma voix à celle de ces amis de l'humanité : je n'ai pas la prétention de donner du nouveau, mais je me plais à me reposer sur des idées qui me sont chères, d'après mon expérience je développerai 1°. les causes qui ont pu déterminer les mères à faire allaiter leurs enfans par des femmes étrangères, 2°. je parlerai des maladies qui en résultent pour elles.

Rien dans la nature n'est inutile, rien ne s'y fait sans dessein ; tous les phénomène sont intimément liés entre eux ; ils sont tour à tour et produits et générateurs d'autres phénomènes, dans les premiers momens de la gestation toutes les forces sont attirées sur la matrice, elles concourent à donner à cet organe le degré d'activité nécessaire à ses nouvelles fonctions, il paraît à cette époque être le centre principal de la vitalité ; le principe de vie paraît, pour ainsi dire, négliger toutes les autres fonctions pour ne s'occu-

per que de celle-ci, il s'établit dans le système de la femme une nouvelle manière d'être, tant au physique qu'au moral, la peau change de couleur, les appetits ne sont plus les mêmes, la sensibilité est plus exquise, toutes les sensations sont extrêmes etc. Le sein qui pendant la grossesse a aussi éprouvé des changemens qui le disposent à ces nouvelles fonctions, semble, après la naissance de l'enfant, attirer à lui les forces qui ne paraissent plus être aussi nécessaire sur la matrice, l'action de cet organe, à son tour plus essentiel est augmentée, et se gonfle, il élabore une liqueur qui se trouve en rapport avec les organes du nouveau né ainsi qu'avec ses besoins : elle change de consistance, de nature, de qualité, à mesure que l'enfant augmente, et dans un rapport tel qu'elle est toujours appropriée à l'état de ses facultés digistives, rien dans la nature ne peut la suppléer ; d'après ce raisonnement, l'on peut voir combien il est dangereux de donner à un enfant d'autre nourrice que sa mère ; le lait

n'étant pas en rapport avec ses organes sans compter les raisons qu'on pourrait tirer de la différence du tempérament, de l'âge, des habitudes de la mère et de la nourrice, nous savons que tout changement brusque introduit dans l'économie animale, des impressions terribles, et elles doivent être d'autant plus fortes que ceux qui les éprouvent se rapprochent plus de l'enfance, pour revenir au problême ci-dessus, le lait, cette liqueur préparée avec tant de soin, ménagé avec tant de prévoyance, doit-elle être rejetée sans avoir été d'aucun usage? et serait-ce se conformer aux loix de la nature que d'en agir ainsi? cette mère sage en destinant cette liqueur à la conservation du nouveau né, ne s'est-elle pas aussi proposée d'engager les mères à nourrir leurs enfans, par le soulagement que l'allaitement leur procure? n'a-t-elle pas employé ce mobile pour s'assurer que ses vues ne seraient pas trompées? si cette fonction est nécessaire à l'enfant, elle ne l'est guère moins à la mère, et

nous trouvons la cause de ce grand nombre de maladies dont les femmes sont les victimes, dans l'oubli de leurs devoirs; le séjour du lait produit des ravages terribles, et les remèdes que l'on fait pour les attenuer leur donne souvent un plus grand degré d'activité, en détruisant la constitution de la mère.

Mais la considération de tous ces maux ne change en rien les préjugés. Les mères donnent leurs enfans à des nourrices mercenaires, le colostrum destiné à servir au nouveau né de médicament est remplacé par des drogues désagréables; et comme l'a dit Fontenelle: le jour de notre naissance est marqué par une entrée dans une pharmacie. Voilà ce que l'on fait tous les jours. Cet usage ne doit-il pas être rapporté à ce que les mères ne nourrissent pas leurs enfans? Le lait d'une nourrice n'a jamais les qualités nécessaires pour chasser le meconium. Il faut bien alors avoir recours à d'autres moyens. Nous voulous trouver dans une femme étrangère les soins que nous de-

vons à nos enfans; on augmente le danger de cette pratique par la négligence que l'on apporte aux choix de ces femmes mercenaires: elles ne nous vendent leurs soins que par misères; trop heureux, quand il n'y a que ce seul inconvénient, et qu'il ne vient pas s'y joindre des maladies héréditaires et honteuses, dont les nourrissons sucent le germe avec le lait. Tels sont les présens que des mères, qui ont toujours à la bouche le mot de tendresse maternelle, font à leurs enfans; mais la nature sait s'en venger, en plaçant au fond de leurs coeurs, les regrets et les remords, et les entretenant par les souffrances sans cesse renaissantes de leurs enfans; elle paraît prendre à tâche d'augmenter leur tendresse pour eux, afin de rendre sa vengeance plus complette. Les femelles des animaux mammaires éprouvent dans la gestation les mêmes phénomènes que la femme. Le lait parraît chez elles au moment de la naissance de leurs petits: mères, venez apprendre d'elles à remplir

vos devoirs; voyez leur crainte, leur sollicitude, leur dévouement, leurs sacrifices. Voyez leur fureur à l'approche des autres animaux: l'amour maternel les enflamment, leur audace est centruplée et l'espèce la plus timide acquiert le courage du lion; elles sont mères, toute leur jouissance est d'en remplir les devoirs. Femmes rougissez de ce que l'on ne peut guère vous proposer des exemples que parmi les espèces que l'orgueil de l'homme à crues indignes de lui être comparées, les soins pour leur famille sont communs à toutes les espèces d'animaux, nous les retrouverions aussi dans l'espèce humaine, si les institutions sociales ne nous en eussent écartés.

Si nous montons à l'enfance de la civilisation, nous verrons dans tous les rangs les femmes attachées à leurs devoirs, les familles même des rois nous en fournissent des exemples. La plus grande parure des mères était celle de leurs enfans: la civilisation n'était pas encore parvenue au point de verser le ridicule

et le mépris sur les femmes qui remplissent des devoirs de leur état. Dans cet heureux tems, ne pas nourrir les enfans était le plus grand des crimes ; on ne se doutait même pas que la pratique contraire put être érigée en vertu ; mais aujourd'hui une femme prétend commander l'admiration de ses compagnes quand elle ne fait que son devoir : l'orgueil même dans ce cas a pris la place de l'amour maternel. Ainsi la civilisation qui a tout défiguré et dont les progrès sont en raison directe de l'oubli des lois de la nature, a réussi à mettre à la place de l'amour et de la sollicitude maternelle, l'indifference et la froideur, les principes les plus faux, les maximes les plus absurdes sont parvenus à tromper les mères ; et tout en obéissant à ces principes destructeurs, elles se sont abusées jusques au point de croire se conformer aux loix de la prudence et de la sagesse. Voilà les maux de la civilisation ; quelle somme de bienfaits ne faut-il pas pour les compenser ! le luxe a hâté la corruption ; il

nous fait négliger nos devoirs, nous lui sacrifions tout; les femmes s'en laissent bien plus facilement ennivrer, il attire leurs attraits, tout ce qui les pare leur plaît; ce goût parraît inné chez elles. Dans l'enfance le mâle court, saute, gambade, exerce et déploye ses forces, la petite fille au contraire assise dans un coin, seule avec sa poupée, l'habille, la déshabille pour l'habiller de nouveau; son plus grand plaisir est de la parer; elle paraît ainsi former son goût, ce penchant pour la parure est renforcé par nos institutions, par l'age, le besoin et le désir de plaire. Parvenue à l'époque où elle doit passer dans les bras d'un époux, ce goût est prédominant, et comment pouvoir exiger qu'une femme qui fait ses plus chères occupations des modes nouvelles, abandonne des objets aussi intéressants et aussi majeures pour revenir à ses enfans, à son ménage où elle retrouverait tout l'ennui de l'uniformité.

Il est une autre cause, qui sans être aussi générale, n'a pas manqué d'éloi-

gner les mères de leurs devoirs, dès lors que les femmes se sont degoûtées de la place que la nature leur avait assignée, que les sciences les plus abstraites sont devenues par mode, l'objet deleur étude et de leurs amusemens; dès lors qu'elles ont pu penser qu'il était un autre genre de gloire plus digne de leur ambition que celui de remplir leurs devoirs, tout a été perdu et ne devait-il par arriver que ces femmes pour le génie des quelles l'univers dans son ensemble était trop petit, ne trouvassent trop à l'étroit l'intérieur de leurs familles?

Des médecins complaisans qui seront à jamais la honte de l'humanité, n'ont pas peu contribué à fortifier, dans les mères, le désir de ne pas nourrir leurs enfans, la santé a été le prétexte dont ils se sont servis; leur véritable motif était sans doute l'intérêt (quoiqu'il soit bien vil et déshonorant) ils ont néamoins triomphés de l'amour maternel encore chancelant, et qui n'avait pu se faire à l'idée d'abandonner à des mains étran-

gères le gage de ses plaisirs; et ceux là même qui devaient être les dépositaires des loix de la nature leur ont portés les plus rudes coups (qu'on n'insère cependant pas de là, que tous les médecins ayent propagés ces principes, ils ont au contraire gémis des succès qu'ils obtenaient, et ont tâché par leurs écrits d'en arrêter les progrès) ces maximes ont gagnés tous les pleuples, tous les états, elles ont été d'autant plus avidement suivies, que les mères avaient plus de goût, d'attraits pour les plaisirs; les femmes qui pouvaient encore tenir à leur devoir, ont été attaquées avec l'arme du ridicule, elles ont succombées; et celles dont la fortune ne mettait pas à même de suivre le torrent, semblaient rougir de paraître respectables et vertueuses. Si les campagnes, que la contagion n'avait pas gagnée, n'étaient venues au secours des cités, que serait devenue l'espèce? et tant de grandes villes qui s'enorgueillissent de leurs nombreux habitans, n'existeraient plus que dans l'histoire, c'est donc à cette classe que

l'on peut rapporter en partie la dépopulation des états, mais ce n'est pas encore le seul mal qu'elle ait produit, le relachement des moeurs en a été la suite inévitable, ainsi que tous les maux qu'il entraîne après lui, voilà une des causes bien connue des malheurs des sociétés, c'est d'après ce raisonnement bien pesé que Rousseau dit: » Voulez-vous rendre »chacun à ses devoirs, commencez par les »mères; vous serez étonné des change»mens que vous produirez. Tout vient »successivement de cette première dépra»vation; tout l'ordre moral s'altère, le natu»rel s'éteint dans tous les coeurs; l'inté»rieurs des maisons prend un air moins riant, »le spectacle touchant d'une famille nais»sante n'attache plus les maris, n'impose »plus d'égards aux étrangers; on respecte »moins les mères dont on ne voit pas les en»fans, il n'y a point de résidence dans »les familles, l'habitude ne renforce plus »les liens du sang, il n'y a plus ni père »ni mère ni frère, ni soeur, tous se con»naissent à peine, comment s'aimerait-

» ils ? chacun ne songe qu'à soi ; quand la » maison n'est qu'une triste solitude, il » faut bien aller s'égayer ailleurs.»

» Mais que les mères daignent nourrir » leurs enfans, les mœurs vont se réformer » d'elles-mêmes ; les sentimens de la nature » se reveilleront dans tous les coeurs, l'état » va se repeupler ; ce premier point, ce point » seul, va tout réunir. L'attrait de la vie » domestique est le meilleur contre-poison » des mauvaises mœurs » *Emile.*

L'amour maternel a été aussi sacrifié au désir de conserver son teint et sa fraîcheur, de fixer un époux ; mais le châtiment a suivi de près cette conduite, la resorbtion du lait a fait disparaître cette beauté, objet de tant de sollicitudes et de soins. Les maris n'ont-ils rien à se reprocher à cet égard? l'esprit de coquetterie si naturel au sexe peut être mis au nombre des causes qui ont écartées les mères des loix de la nature. Le soin du ménage emporte trop de tems. Plus de sociétés, plus de modes, plus d'adorateurs ; les rivales ont trop d'avantage ; et l'amour-

propre d'une femme perd trop à ce compte.

A ces causes morales on peut en joindre de physiques, les femmes ont été pendant longtems dans l'usage de se serrer fortement l'abdomen avec des corps de baleine; une forme de mode leur a paru plus belle que celle de la nature; cette compression habituelle sur des organes essentielles à obliteré les petits vaisseaux; les sucs destinés au sein se sont portés sur la matrice, et ont rendus les femmes inhabiles à l'allaitement. Les sources ont été desséchées. La manière de vivre des jeunes filles peut être mise au nombre de ces causes, on les élève dans la mollesse et l'indolence, pour leur conserver la vie, on semble craindre qu'elles paraissent animées. On défend l'exercice et le mouvement qui sont les agens que la nature employe pour développer le corps; toutes les fonctions languissent; le système est marqué d'un caractère de faiblesse, ces filles ne vivent pour ainsi dire qu'à demi; comment pourraient-elles

donner l'existence et la nourriture à un autre individu? à ces causes on pourrait ajouter les mariages précoces; les femmes n'ont finis leur accroissement qu'à l'âge de 18 à 20 ans; avant cette époque elles ne peuvent sans préjudice partager avec un être les sucs nourriciés dont elles ont besoin pour elles-mêmes; la nature dans cet âge critique, ne peut être distraite de son travail: elle a besoin de toutes ses forces pour achever le développement des organes et perfectionner son ouvrage. Si alors les femmes allaittent, leur tempérament s'affaiblit, la mère languit, l'enfant est mal nourri; tous deux ont également à souffrir, la nature n'a pas encore fixé le moment de l'allaitement. Nos meilleurs auteurs disent qu'il faut choisir les nourrices entre vingt et trente-cinq ans, parce que c'est l'âge où le lait est dans toute sa bonté et sa plus grande abondance.

Les femmes pour ne pas nourrir, prétextent encore leur santé; mais l'on sait que des femmes scorbutiques, des phti-

siques mêmes se sont mieux portées après l'allaitement; que leur teint et devenu plus frais; que leur vigueur a augmentée. Linné en cite des exemples ainsi que Morton.

Etiam novimus feminas, quarum continuo de morbis cachexiâ scorbuto et plurès annos agitatœ querelœ tum primum cessarunt, cum lactare inceperunt eo quod illo tempore, possetum, lac purum, et copiosius ad sumserunt, nec amissam tantum valetudinem hac ratione recuperarum coloremque facici restituerunt, sed et pinguès factae sunt.

Linnei nutres noverca.

Mais ces mêmes femmes qui prétendent que leur délicatesse les empêche d'allaiter, résisteraient-elles mieux aux maladies occasionnées par la présence du lait; et puisqu'elles n'ont pas la force de remplir une fonction naturelle, elles auront bien moins celle de résister à une maladie. En France, en Angleterre et dans une bonne partie de l'Europe, l'usage de ne pas nourrir ses enfans était le plus

suivie, et c'est avec plaisir que nous le voyons disparaître tous les jours ; enfin la vertu et la sagesse ont été écoutées ; c'est surtout aux écrits des médecins, des philosophes parmi lesquels Jean Jacques tient le premier rang, que nous devons cet heureux retour aux principes.

4e points. L'enfant dort après sa naissance ; ce sommeil est l'effet de la compression qu'ont occasionné sur son cerveau, les efforts de la matrice, et le travail de l'accouchement. La mère à déjà élaboré le colostrume qui doit servir à chasser le méconium ; deux ou trois jours après, la nouvelle accouchée éprouve ordinairement une fièvre qui favorise l'ascension du lait vers le sein, celui-cise durcit, se gonfle, la nature avertit la mère de le présenter à l'enfant, les cris de ce dernier le réclament ; l'un et l'autre sont prêts pour cette fonction, le lait sort, les mamelles se ramolissent, la mère est soulagée et l'enfant prend sa nourriture.

Mais si au lieu d'écouter la voix de la nature les mères s'en écartent, alors com-

mence cette série de maux qui augmentent avec l'âge, et durent autant quelles, le sein devient le siége d'engorgemens, de tumeurs, d'abcès, d'ulcères qui diminuent sa grosseur et empêche ses fonctions. D'autre fois la peau se ressère et livre passage à l'humeur laiteuse; la sortie produit un soulagement léger et momentané, mais la douleur revient de nouveau, et elle ne cède que parce que l'humeur laiteuse le porte sur d'autres parties.

Le lait peut se cailler dans quelques parties du corps ou prendre de fausses routes. *Puzos* rapporte, qu'une femme rendit le lait par l'ombilie après la mort de deux enfans qu'elle allaitait.

Le lait peut refluer sur le cerveau, produire des dépots qui occasionnent des syncopes, des convulsions, l'affaiblissement des facultés intellectuelles, la manie, la folie, et enfin l'apoplexie laiteuse. Puzos en cite plusieurs exemples, on a souvent trouvé des dépots laiteux dans le cerveau, le poumon est souvent

attaqué, la respiration devient difficile, le mouvement pénible ; toute l'économie animale est dérangée ; il survient des suffocations, des défaillances, et quelquefois une péripneumonie et une phthisie. Il n'est pas rare de trouver le lait épanché dans les cellules du poumon, tous les auteurs qui ont traité particulièrement des maladies des femmes sont remplis d'observations à cet égard. L'abdomen n'est pas exempt de métastase laiteuse. Ordinairement les dépôts se trouvent à la region hypogastrique, quelquefois, quoique assez rarement, ils se portent sur les visières de cette cavité; ils attaquent le plus souvent le tissu cellulaire, les lames du péritoine. Il en résulte des duretés, des douleurs, des tranchées, des mauvaises digestions, le flux léanthérique, un amaigrissement considérable, des abcès, des ulcères simples ou fistuleux; le plus grand bonheur pour ces femmes est la mort qui ne tarde guère à venir les délivrer.

La matrice, à cause du grand rapport qu'elle entretient avec le sein, reçoit sou-

vent l'humeur laiteuse quelques jours après l'accouchement ; si la mère ne nourrit pas, le lait se porte sur ces viscères, donne lieu à une fièvre qui se termine par une crise qui produit un écoulement tantôt blanc, tantôt sanguinolent, quelquefois d'une humeur qui ressemble à du lait. Cet écoulement peut continuer jusqu'à la première grossesse, d'autrefois il s'écoule de la matrice une humeur blanche, qui dès le commencement exite beaucoup de démangeaisons, excorie les parties environnantes, verdit avec le tems et se montre très-rebelle aux remèdes. La matrice s'affaiblit, les femmes deviennent inhabiles à la génération ; il survient aussi des ulcères qui les font beaucoup souffrir et rendent leur vie triste et languissante. Les fleurs blanches donnent aussi naissance à la phthisie et au marasme, etc. les dépôts facheux qui se portent à la cuisse se font ordinairement apercevoir à la partie supérieure, ils occasionnent une douleur très-forte qui descend jusqu'aux pieds en suivant le

trajet des gros vaisseaux ; il s'y joint une enflure qui rend quelquefois le volume du membre malade double de l'autre ; si le dépôt augmente, la douleur est si forte qu'on est dans l'impossibilité de remuer la cuisse, les dépôts n'attaquent guère qu'une extrémité, mais il arrive souvent que lors qu'ils ont disparus par les remèdes, ils se portent sur l'autre. Puzos fit une observation sur une dame qui se trouva dans ce cas, le premier dépôt céda aux remèdes appropriés, mais au bout de quelques tems un autre parut à la cuisse opposée.

Quelquefois le lait se porte à la peau, produit une irruption caractérisée par des boutons blancs et transparens, très-ressemblans à ceux de la gâle ; ils ne cèdent à aucun remède externe et ne disparaissent que lorsque toute l'humeur laiteuse s'est évacuée par cette voix ou qu'elle a pris une nouvelle route.

On voit aussi survenir des révolutions laiteuses dont les ravages sont terribles. Puzos dit avoir vue la paralisie, la bouf-

fissure, des maux de tête insupportables, des abcès sur différentes parties, et quelquefois même une gangrène générale en être la suite. Le lait qui est une des substances les plus douces, prend, quand il sort de ses couloirs, un caractère tel que les remèdes ne peuvent s'opposer à ses ravages. Le lait peut se porter aussi sur le système sanguin, circuler avec le sang; ce qui le prouve c'est qu'on a vu souvent le sang recouvert d'une croute laiteuse; ce lait ainsi répandu dans le système sanguin occasionne une fièvre très-forte qui le plus souvent se termine par la mort.

Les femmes qui ne nourrissent pas doivent être dans des craintes continuelles, les plus légères impressions produisent chez elles des affections terribles; il survient des maladies aigues qui ne donnent pas souvent le tems de reconnoître leur nature, pour remédier aux divers accidens qu'occasionne la présence du lait; on tâche de l'évacuer par les couloirs qui servent à d'autres excrétions, on y produit

un plus grand degré d'exitation pour attirer l'humeur laiteuse, mais rarement y reussit-on ; et souvent lorsqu'on croit avoir obtenu les succès les plus marqués, le lait produit des ravages étonnans et d'autant plus forts qu'ils ont restés plus de tems à paroître, les maladies nombreuses qui attaquent les femmes à un certain âge doivent être rapportées à cette cause ; car le lait peut bien un moment ne pas faire de ravages, mais jamais il ne manque d'en occasionner, on détermine quelquefois par les moyens qu'on employe pour chasser le lait l'engorgement des glands, de là des humeurs froides, des ulcères etc. Mères ! tels sont les dangers qui vous menacent si vous ne revenez aux loix de la nature. Si la crainte de ces maux ne peut rien sur vous, soyez du moins sensibles à ceux de vos enfans : ce sont eux qui sont punis de vos fautes. Qui pourra suppléer les soins maternels? qui écoutera leurs cris? qui devinera leurs besoins? des nourrices . . . . ! mais auront-elles pour des enfans étrangers l'a-

mour que la nature n'a placé qu'au fond du coeur des mères? leur attention sera-t-elle toujours portée sur un enfant chéri? l'intérêt n'est il-pas leur mobile? en foulant aux pieds le plus saint des devoirs, n'avez-vous pas perdue le droit d'exiger dans un autre la tendresse que vous n'avez pas eus vous-même pour vos enfans; ces petits infortunés seront les victimes qu'entraîne la négligence. Mais tous ces maux ne sont rien en comparaison de ceux qu'ils sucent avec le lait; de ces vices qui présagent des douleurs sans cesse renaissantes: de ces maladies honteuses qui attaquent la vie dans son principe. Les enfans de la plus belle espérance sont souvent moissonnés, où l'existence est pour eux le plus grand des malheur, leur vie commencée parles souffrances n'est qu'un tissu de peines, inhabiles à tout, ils sont à charge à la société. Parents, quels doivent être vos remords! Le sacrifice de votre vie ne vous coûteroit rien pour éloigner ces maux? mais il n'en est plus tems, ils sont sans remède.

Le premier et le plus sacré des devoirs de la mère est de nourrir son enfant comme nous l'avons prouvés plus haut, qu'il trouve dans son sein une nourriture qui convient mieux à sa conservation. C'est le voeu de la nature qui a ainsi tout disposé. Mais il est des cas où l'impossibilité physique de la part de la mère, l'empêche de s'acquitter d'une si douce obligation, comme une mauvaise santé, une maladie qu'elle pourroit transmettre en nourrissant, alors seulement il est permis de confier ce precieux dépôt à d'autres soins il lui faut une nourrice ( ). Ce choix n'est pas des plus facile à faire, une nourrice doit, à une bonne santé, joindre des bonnes moeurs, et comment la trouver? si déjà elle a commencée par être mauvaise mère, s'en tenir qu'au physique ce n'est voir que la

(1) Il est des cas cependant où une femme doit ses travaux pour la subsistance de sa famille, alors elle est moins condamnable ne pouvant faire deux fonctions ensemble, sans aller au détriment de l'une ou de l'autre --- soit par un lait trop échauffé par le travail, ou l'impossibilité du dernier par le tems qu'elle est obligée de donner pour les besoins de son enfant.

moitié de l'objet, le lait peut-être bon, et la nourrice mauvaise, sans prétendre qu'un enfant peut contracter les défauts d'une mère vicieuse, il peut néanmoins en pâtir avec son lait; ne lui doit-elle pas des soins qui demandent du zèle, et de la patience si elle est intempérante son lait sera bientôt gâté, si elle est négligente, emporté !. Ah mères ! à qui confiez-vous vos enfans alors assez malheureux déjà de vous perdre. Des exemples nombreux semblent prouver que la mère peut transmettre ses inclinations à son enfant par son lait; et ce que Virgile fait dire à Didon outrée de l'ingratitude d'Astrée fait voir que dans les tems les plus reculés on ne doutoit point de l'influence du moral de la nourrice sur celui de l'enfant.

Après s'être assuré, autant qu'on le peut, des qualités morales de la nourrice, on passe au physique: ses cheveux et sourcils doivent être bruns ou d'un blond cendré (car le lait des femmes rousses étant presque toujours aigre), le regard

agréable, l'haleine douce, la bouche bien meublée, et les gencives vermeilles; présenter une source abondante de lait d'une médiocre consistence, sans odeur et de peu de saveur, dans un sein d'une moyenne grosseur, parsemé de veines saillantes avec une pupille brune et bien proportionnée; les conduits lactés s'obstruissent, étant comprimés par la trop grande quantité de graisse, et ordinairement les femmes qui ont le sein considérable fournissent le moins de lait.

Au nouveau né il faut du lait, aussi la nourrice sera nouvellement accouchée; son âge, sa taille, son tempérament seront, autant qu'il est possible, en rapport avec l'âge, la taille et le tempérament de la mère. Son lait doit être apéritif pour purger les restes du méconium épaissé dans les intestins de l'enfant qui vient de naître. Le lait prend de la consistence à mesure que l'enfant devient plus fort, et ce n'est sûrement pas sans but que dans les femelles de toute espèce la nature en agit de même.

On voit quelquefois chez les enfans de ces emportemens qui vont jusqu'à rebuter et battre le sein de la nourrice ; ce n'est qu'au déplaisir de sucer un lait trop épais et savoureux qu'on peut imputer ce petit désespoir ; ainsi sans tirer de conséquences pour leur mauvais naturel, donnez leur une autre nourrice qui puisse leur fournir un sein plus propre à leur goût et à leurs organes digestifs ; la nourrice doit vivre plus commodément avec des alimens un peu plus substantiels et ne pas abandonner tout de suite son régime ordinaire. Un changement prompt et total, même d'une mauvaise nourriture en une meilleure, est toujours dangereux pour la santé (1). Si le régime de la nourrice

(1) On a vu que le lait des vaches varioit dans ses qualités suivant les substances avec lesquelles on les nourrissoit ; qu'elles restoient même quelques jours sans en donner lors qu'on leur changeoit leur nourriture en une meilleure ; on a vu des nourrices venir dans les villes donner leur lait à des enfans. Elles trouvèrent du changement dans le régime de la maison ; on ne leur donnait que des alimens délicats et succulens ; aussitôt elles maigrissoient à vue d'oeil avec leur nourrisson ; il fallut leur rendre leur nourriture ordinaire, qui étoit un mélange grossier de cottes, de choux et de lard, avec du gros pain noir, et bientôt elles reprirent leur embonpoint. J'ai eu occasion de faire souvent cette observation dans ma pratique à St. Pétersbourg, où les paysans sont habitués à ne vivre que de végétaux aigres et fermentés, avec du pain noir et très-lourd.

la rend saine, pourquoi le lui faire quitter? L'exercice modéré lui est aussi utile que la fatigue, et l'extrême paresse lui est préjudiciable; il vaut mieux qu'elle use un peu du privilège de mariage que de s'exposer à des chagrins de ne pas voir son mari. Elle doit habiter la campagne dans une maison éloignée des marais et de toutes exhalaisons putrides; cela seul peut dédommager un peu les enfans de n'être pas nourris par leurs mères, qui habitent les grandes villes, où les maisons sont hautes et les rues étroites; l'air y est toujours malsain, et c'est surtout dans les premières années qu'il agit sur la constitution des enfans dans une peau délicate et mobile, il pénètre par tous les pores et y laisse des impressions qui ne s'effacent que difficilement; car les lieux trop peuplés ont été de tout temps le gouffre de l'espèce humaine. L'haleine de l'homme et l'exhalaison de tout ce qui l'entoure dans la société sont funestes. La chymie, par la décomposition de l'air, nous a fait voir que cette

vérité n'est pas moins prouvée au propre qu'au figuré.

Voilà à peu près les qualités requises pour une nourrice. Mais quoique existantes déjà, elles peuvent manquer ; aussi on ne pourroit trop souvent visiter l'enfant et la nourrice; se faire rendre un compte exact du régime de l'un et de l'autre; veiller surtout que le lait ne se gâte point à la suite de quelque accident ou par une nouvelle conception ; ce que les femmes ont bien soin de cacher dans la crainte d'être remerciées. L'enfant demande le sein de sa mère peu de tems après sa naissance ; des auteurs veulent qu'on ne le lui donne que le troisième jour; aussi le lait par son trop long séjour dans les mamelles, s'altère et devient nuisible pour tous les deux. La plûpart des praticiens sont de l'avis de présenter l'enfant au sein aussitôt que la situation de la mère le permet ; on prévient par là non seulement la fièvre de lait, mais on s'oppose encore, quoique la succion d'un enfant foible soit alors bien impuis-

sante, à la grande tension du sein, ainsi qu'à une infinité de maladies.

Pendant les premiers mois on donne ordinairement à têter de deux en deux heures et peu à la fois; la nourriture cependant trop exactement mesurée devient nécessaire au bout du même interval et bientôt le désir ne naît plus du besoin mais de l'habitude, ce que l'on doit prévenir chez l'enfant dont la seule habitude devroit être, comme le dit Rousseau, celle de n'en contracter aucune; à mesure que l'enfant croît on lui donne plus à la fois en éloignant les intervalles sans l'éveiller cependant la nuit pour cela; son appétit lui fera prendre ce soin, et s'il est en liberté et bien portant dans le berceau, on sera sûr que c'est la faim et non la gêne du maillot qui l'éveille La nourrice doit prendre garde de présenter son sein de suite après qu'elle a éprouvée une frayeur ou qu'elle s'est mise en colère. Son lait devient alors un vrai poison, qui se convertit souvent en épilepsie sur l'enfant.

L'enfant ne doit teter ou manger que de trois heures en trois heures à peu près. La nourrice doit avoir soin de lui présenter le sein trois heures après avoir mangé et cinq heures après qu'elle aura pris des substances dangereuses pour l'enfant, tels que des crudités, des liqueurs fortes et du café etc. Elle doit le priver de teter pendant qu'elle sera malade ou pendant l'action du remède qu'elle aura pris ; il est dangereux de frapper sur le dos des enfans lorsque leur gloutonnerie leur exite des quintes de toux ; il faut faire attention de ne leur administrer le lait que peu à peu lorsqu'il y a longtems qu'ils n'en ont pris ; pendant la dention on doit être ttès-reservé pour la quantité et la qualité des alimens ; on peut l'être moins dans un âge un peu plus avancé et lorsqu'ils se portent bien, alors la nourriture peut leur être accordée toutes les fois qu'ils la demandent, pourvu que ce soit par faim et non par desoeuvrement. C'est une très-mauvaise coutume de médicamenter les enfans sous prétexte de

prévenir les maladies. Il n'est pas de plus sûr moyen de gâter leur constitution, le principal foyer des maladies des enfans étant les premières voies et leur cause la dégénération des sucs glaireux qu'elles contiennent, ou les vers que ces sucs ainsi dégénérés engendrent. Les meilleurs remèdes à mettre en usage dès qu'on s'aperçoit qu'ils en sont menacés sont d'abord les émétiques, les purgatifs et ensuite la mousse de Corse ou une légère décoction de racine de fougère mâle, à la suite de laquelle on peut donner l'huile de ricin avec l'êther sulphurique proportionné à l'âge des enfans.

Le frein qui bride trop la langue empêche quelquefois les enfans de teter. Ce défaut est assez difficile à reconnoître au moment de la naissance ; ce n'est qu'au bout de deux ou trois jours qu'on s'en assure en présentant à un pouce de distance le mamelon à l'enfant ; si la langue est libre, il la lui fait sortir. Il importe d'autant plus de savoir si réellement le vice existe, que l'enfant souvent ne tete

point par mal-adresse, lorsqu'il met la pupille sous la langue; alors l'opération, quoique facile en apparence, ne laisse point que d'être délicate, parcequ'il peut en résulter, comme la section des artères ranimés et le renversement de la langue ainsi qu'on va le voir par la démonstration anatomique de cette partie et la manière d'en faire la section après la nécessité reconnue, la membrane qui tapisse les parois intérieures de la bouche, forme au dessous de la langue un pli qui la fixe aux parties voisines, ce pli membraneux est connu sous le nom de ligament antérieur de la langue, et plus vulgairement sous le nom de frein ou de filet. S'il s'étend plus vers la pointe de l'organe auquel il appartient, et surtout s'il est d'un tissu plus serré qn'à l'ordinaire, il peut s'opposer au mouvement que cet organe doit exercer pour l'action de teter et pour celle de parler. On doit remédier au vice qui résulte de cette disposition par une opération qui paroît extrêmement simple, puisqu'il ne s'agit que d'une in-

cision de quelques lignes sur une partie qui n'a presque point d'épaisseur. Cependant cette incision a ses difficultés par rapport à la mobilité de la langue, et à la profondeur du lieu qu'elle occupe dans la bouche, et elle est sujette à des inconvéniens fort graves, et qui peuvent entraîner promptement la perte de la vie. On ne peut donc trop s'occuper de ce qui la concerne.

La première attention qu'on doit avoir, est de n'inciser le filet aux enfans nouveaux nés, que lorsqu'on ne peut s'en dispenser; il ne suffit pas, pour juger de la nécessité de cette opération que le lieu dont il s'agit paroisse ne pas être disposé comme à l'ordinaire, ou que l'enfant ait de la difficulté à saisir le mamelon. La préoccupation des personnes auxquelles on le confie, leur fait voir souvent un vice de conformation qui n'a pas lieu; il n'y a pas de médecin opérant qui n'ait été consulté pour des enfans que l'on disoit avoir le filet, quoique cette partie ne s'éloignât en rien de l'état naturel.

De même il y a plusieurs causes qui peuvent mettre obstacle à l'action de téter et qui n'ont aucun rapport à la disposition du filet. Si le mamelon est trop peu formé pour que l'enfant puisse le saisir et le faire avancer dans sa bouche ; s'il est trop gros, et qu'il ait de la peine à le fixer, il lui faut quelque tems pour s'habituer à cette fonction ; on en a vu aussi qui appliquoient leur langue à la voûte du palais au-lieu d'embrasser la partie inférieure du mamelon, et qui ne pouvoient téter, quoique toutes les conditions nécessaires pour exercer cette fonction se trouvassent en eux ; il a fallu en quelque sorte indiquer les mouvemens qu'ils doivent faire, en leur abaissant la langue, et en la tenant abaissée avec un instrument plat et mince, jusqu'à ce qu'on leur eût introduit le mamelon dans la bouche, et qu'on leur en eût vu saisir le bout. On juge que l'enfant ne manque d'aucune des conditions nécessaires à l'action de téter en lui introduisant un doigt dans la bouche. Lorsqu'il

glisse sa langue au-dessous de ce doigt, qu'il forme une espèce de gouttière qui l'embrasse, et qu'il tire ensuite cet organe en arrière comme pour faire un vuide, on peut être assuré qu'il est bien conforme à cet égard. Lorsqu'au contraire il ne peut avancer sa langue au dessous du doigt, et surtout la courber sur sa longueur, il est vraisemblable que le filet ne lui laisse pas la mobilité nécessaire, et on ne peut se dispenser de le couper. Nulle autre raison ne doit déterminer à faire cette opération, pas même la crainte que ce lien ne nuise dans la suite à l'action de parler. Si cela arrive, la section du filet pourra être pratiquée en un tems plus avancé avec moins de danger, parce que l'enfant, mieux instruit par la raison qu'il n'auroit été dirigé par l'instinct dans les premiers momens de sa naissance, n'exercera pas des mouvemens automatiques, qui peuvent lui être si funestes, et que d'ailleurs il sera plus facile à contenir, étant susceptible de docilité.

On peut couper le filet avec des ciseaux bien tranchans et mousses à leur extrémité que l'on conduit de la main droite, pendant qu'on lève le bout de la langue avec les doigts de la main gauche. Comme les doigts ont une épaisseur qui empêcheroit de bien voir la partie que l'on se propose de diviser, on a fait construire une fourchette dont les branches sont terminées par un bouton, et qui sert à lever et à contenir la langue, et en même tems à tendre le filet. Le célèbre *Petit* a substitué à cette fourchette la sonde cannelée, qui est d'un usage si familier et si nécessaire dans le plus grand nombre des opérations, et qu'il a fait terminer par une plaque fendue en son milieu.

Ces instrumens occupent les deux mains de l'opérateur qui est obligé de confier la tête du petit malade à un aide. Celui-ci peut ne pas bien l'assujétir, de sorte que l'on est exposé à couper en-deçà et au-delà de ce qui est nécessaire. Pour remédier à cet inconvénient on a imaginé

un autre instrument avec lequel on remplit toutes les indications à la fois ; il est essentiellement composé d'une plaque de métal repliée sur elle-même et doublement fendue. L'espace qui se trouve dans ce repli, cache un bistouri qui est retenu par un repos sur le côté droit de la fente, dans laquelle on fait passer ou entrer le filet, et qui, lorsqu'on presse la détente, s'échappe, passe de l'autre côté de la fente et coupe avec vitesse. *Petit* a observé que le bistouri ne produit pas toujours l'effet qu'on en attend. Le filet est souvent plié en double, et poussé dans cet état dans la partie de l'instrument où le bistouri fait sa retraite, il y est retenu et ne peut être dégagé qu'en bandant de nouveau le ressort, ce que les cris et les mouvemens de l'enfant rèndent très-difficile. Cet effet dépend du peu d'étendue de la portion du cercle que le bistouri parcourt et de ce qu'au lieu de glisser sur la partie que l'on se propose d'inciser, comme doivent faire tous les instrumens tranchans, il tombe perpen-

diculairement sur elle. *Petit* a remplacé le bistouri par des ciseaux, dont une branche dormante est retenue sur un côté de la fente pendant que l'autre, mobile, est écartée de la première par un ressort facile à vaincre, en est rapprochée lorsque le filet est engagé dans la fente qui doit la recevoir. Peu de personnes avant le célèbre chirurgien *Petit* avoient parlé des suites auxquelles la section du filet de la langue expose. L'expérience les lui ayant fait connoître, il les a décrites dans un mémoire très-intéressant, publié parmi ceux de l'académie des sciences pour l'année 1742. L'un est la suffocation de l'enfant par le renversement de sa langue, l'autre est l'hémorragie à laquelle l'opération dont il s'agit donne quelquefois lieu. Le filet ou frein de la langue sert à la contenir, et l'empêche de se renverser trop en arrière dans le moment de la déglution. Si on le coupe mal-à-propos ou trop avant, cet organe peut être porté au-delà du détroit du gosier et engagé dans l'ouverture du

Pharinx, de manière à ne pouvoir se remettre en place.

La première fois que *Petit* a vu cet accident, ce fut sur un enfant mort cinq heures après qu'on lui eut coupé le filet, et dont on le pria d'examiner le corps. Il fut surpris, en portant le doigt dans la bouche, de ne pas y trouver la langue, et de sentir que le passage qui mène au gosier étoit rempli par un corps charnu qui le bouchoit en entier. Lorsqu'il eut fendu les joues, il vit que ce corps étoit formé par la langue que les mouvemens de la déglutition avoient porté dans le Pharynx.

Il cherchoit la cause de ce fait, lorsqu'il fut appelé près d'un autre enfant qui étoit tombé dans la suffocation deux heures après la section du filet. Le doigt qu'il introduisit dans la bouche lui fit apercevoir que sa langue étoit à demie renversée. Il n'eut pas de peine à la remettre; mais l'accident recommença plusieurs fois le jour. Il pensa alors qu'il devoit employer un moyen méca-

nique pour s'y opposer. Une compresse épaisse, posée sur la langue, et soutenue par une bande qui faisoit le tour de la mâchoire inférieure parût remplir cette indication. Ce bandage étoit ôté chaque fois que l'enfant avoit besoin de téter, et remis ensuite. L'enfant fut envoyé à la campagne, avec l'injonction la plus sévère à la nourrice d'en continuer l'usage pendant quelque tems. Cette précaution ayant été négligé, l'enfant mourut par la suffocation. Depuis ce tems *Petit* a vu d'autres enfans qui étoient dans le même cas, ils ont été sauvés par des attentions plus longtems continuées.

L'hémorragie peut succéder à l'opération du filet, si l'une des veines ou des artères placée au-dessous de la langue et connues sous le nom de veines et artères ranines, ont été ouvertes. Cet accident étoit connu, et tous ceux qui ont parlé de la section du filet, en ont fait mention. Mais *Petit* l'a vu arriver, quoique les gros vaisseaux de la langue n'eussent pas été blessés, et en conséquence de la

division seule des petits vaisseaux qui rampent dans l'épaisseur du repli membraneux qui forme le filet. Le sang qui sort de ces vaisseaux, et qui tombe dans la bouche de l'enfant, le détermine à des mouvemens de succion qui attirent continuellement ce fluide, lequel ne cesse de couler que lorsque la faiblesse est extrême. Petit a été témoin de plusieurs cas de ces hemmoragies que l'on avait inutilement essayé de réprimer par des applications astringentes, ou par des compressions mal concertées. Il a imaginé un moyen d'y remédier qui est aussi simple qu'il paraît efficace; il consiste à prendre un morceau de bois de bouleau, que l'on coupe au-dessus de sa réunion en deux branches de grosseur égale, et qui représentent une fourche dont les fourchons ont huit lignes de longueur et le manche quatre. Cette fourchette est couverte avec une bandelette de linge que l'on fait tourner dessus, et placée sous la langue, de manière que l'extrêmité du manche porte sur le milieu de la conca-

vité de l'arc de la machoire, et que les fourchons embrassent le lieu où répond le filet et que l'un d'eux porte sur le vaisseau divisé. Elle est ensuite contenue avec une bande large de huit à dix lignes, et longue d'une aune, dont le milieu est appliqué sur le dos de la langue aussi en avant qu'il se puisse, et dont les chefs, après avoir été croisés sous les machoires, sont relevés et attachés au bonnet de l'enfant. De cette manière les vaisseaux sont comprimés de bas en haut par les fourchons et de haut en bas par le bandage; la langue est assujétie, et le sang s'arrête. Je m'étends peut-être un peu trop sur l'opération du filet, qui deviendra ennuyeuse pour quelques lecteurs, je ne répète que ce qu'en a dit un de nos meilleurs auteurs que pour engager les mères à ne confier cette opération qu'à un chirurgien instruit, afin d'éviter des suites facheuses et de lui donner des moyens de remédier aux accidens si elle étoit dans un lieu ou elle ne pourroit avoir du secours.

Combien de victimes! dans les campagnes où la section du filet est abandonné à des matrones, faute de se procurer des personnes instruites!

Si les intentions des souverains étoient remplies, les malheureux trouveraient chacun dans leurs provinces, des secours et des consolations pour leurs maux, la population ne feroit qu'accroître et l'état ne feroit qu'y gagner.

Encore une des pratiques qui n'est pas moins dangereuse que le maillot, c'est la coupable habitude de provoquer le sommeil de l'enfant par la secousse imprimée à tout son corps, par le mouvement du berceau. Lorsqu'un enfant ne dort point, c'est parce qu'il n'en a ni l'envie ni le besoin, ou parce qu'il en est empêché par la gène que lui procure le maillot, par la faim ou d'autres inquiétudes suscitées par quelque insecte, par ses excrémens ou ses urines, par le chaud ou par le froid. D'ailleurs le sommeil survenu à la suite d'une violente agitation du cerveau, n'est pas un sommeil

salutaire, un sommeil naturel; c'est plutôt étourdissement, où une légère appopléxie qui peut même mener à un grand désordre dans l'économie animale, et pour convaincre les partisans de bercer, qu'ils fassent une expérience comme la suivante, qu'ils consentent à se mettre dans un lit construit de manière à être fortement sécoué et qu'ils disent si l'étourdissement, le bourdonnement d'oreille, les vertiges, la difficulté de respirer, les envies de vomir, et les vomissemens même qui sont ordinairement la suite de ce balottement général sont agréable à supporter; si c'est-là un moyen convenable de procurer le sommeil, et si on peut sans répugnance le mettre en pratique, encore seroit-on sûr de faire dormir lorsque l'enfant ni est pas disposé? et la nourrice ne feroit-elle pas mieux et ne réussiroit-elle pas plus promptement, et plus surement, comme le dit *Desessards*, en lui donnant ce qui lui est nécessaire ou en remédiant au mal qui le tient éveillé malgré lui? ayant ce qu'il demande,

l'enfant s'endormira sur le champ et sans qu'on le berce.

La foiblesse des organes digestifs, le peu d'énergie des sucs qui s'y répandent et l'absence des dents, nécessitent pour l'enfance un aliment qui ait déjà subi les préparations dont les organes sont chargés; parmi ceux qui nous sont connus, il n'y en a pas qui possèdent plus certainement cet avantage que le lait. C'est un chyle plus parfait encore que celui qui, extrait des alimens de la mère, à passé dans ses vaisseaux lactés, puisqu'il est lui-même un extrait de ce 1er chyle. L'analyse des différents laits a fait connoître que celui de la femme devoit être préféré. De sorte que quand même la nature n'auroit pas désigné de nourrice à l'espèce humaine, on devrait lui donner la femme par la convenance de son lait. Tout vous commande donc, ô mères! de nourrir vos enfans comme je l'ai dit plus haut, tout vous en fait un devoir et rien au monde que l'absence du lait, ne peut excuser celle qui refuse de se charger d'une

fonction si noble et si douce. L'enfant doit être nourri avec le seul lait maternel jusqu'à-peu-près le huitième mois, époque à laquelle la force de l'estomac et le mouvement plus énergique des mâchoires peut permettre l'usage des panades d'un pain fort léger dans l'eau ou le lait de vache. Les alimens solides ne doivent lui être présentés que lorsqu'il a assez de dents pour les broyer; ce tems qui est aussi celui du sévrage, tombe à-peu-près au troizième mois.

Le lait de la mère bien constitué, suffit pour l'ordinaire à l'enfant durant les six premiers mois. Ses organes digestifs se refusent encore à digérer autre chose que la nourriture destinée au nouveau né par la nature, c'est un aliment proportionné au degré d'action que la digestion doit exciter dans tout se système et propre à fournir la quantité des sucs nourriciers nécessaires à leur accroissement; mais à mesure que les organes digestifs se fortifient, il lui faut pour les exercer, des alimens un peu plus solides.

notre corps s'épuise sans cesse; il a besoin d'être renouvelé, quoique nous ayons la faculté de changer en notre propre substance, d'autres corps étrangers, leur choix n'est par indifférent; tout n'est pas aliment pour l'homme; il en est de plus ou de moins convenable selon la constitution de son espèce et son tempérament. L'homme abuse des alimens, parce qu'il n'en connoît pas les suites. Il faut mourir, c'est une loi commune à tous les êtres animés; *omnia mors potest*, dit Sénèque, *lex ut non paena perire.* Mais l'agonie lente qui nous mine est ordinairement le fruit de notre folie.

Dans beaucoup de pays, la bouillie fait la nourriture des enfans. Ses effets sont cependant bien nuisibles. Combien n'en a-t-elle pas fait périr dans des coliques et des convulsions terribles? les obstructions des vaisseaux chylifères, l'engorgement des glands du misantère et des autres viscères du bas ventre, sont la suite indubitable de l'usage journalier de cette pâte et la cause immédiate des

vomissemens des devoimens, de matières glaireuses, grises, noirâtres et d'autres symptômes non moins alarmans.

Vandermonde dit aussi que la bouillie est la plus mauvaise nourriture que l'on puisse donner aux enfans, ce mélange indigeste de lait et de farine, qui n'a pas été fermenté, ne forme dans l'estomac qu'un mixte qui n'éprouve d'autre changement que celui qui le ramène à son acreté originaire, les alimens légers et faciles à digérer sont les seuls qu'on doive leur donner, le pain bien levé est le plus propre à la foiblesse de leurs organes digestifs; on le fait cuire dans de l'eau, et après l'avoir séparé, on y verse une suffisante quantité de lait frais qui n'a pas bouilli, car l'ébution lui ôte de ses qualités nutritives et lui en donne de putrides, à mesure que l'enfant croît ou qu'il s'approche de huit à neuf mois, il demande une nourriture plus substantielle, on peut lui donner le pain trempé dans du bouillon de viande deux fois le jour, le régime végéto-animal

devient nécessaire vers le douzième mois: car si l'enfant ne fait usage que des végétaux sans aucune nourriture animale, il seroit exposé aux aigreurs et à d'autres accidens. Le vin est ordinairement exclu du régime des enfans, mais il me semble qu'on peut attendre quelqu'utilité de ses qualités fortifiantes et légèrement astringantes qui conviennent fort bien pour redonner du ton aux fibres relachés, prévenir la grande accumulation des viscosités et en rayer la formation des vers si communs à cet âge.

Depuis le cinquième ou sixième mois et quelquefois huitième ou neuvième jusqu'à la quatrième année de la vie, la nature travaille sans relâche à la pousse de vingt-quatre dents appelées dents de lait, lesquelles tombent ensuite ordinairement vers la septième année. Pour aider à l'éruption de ces premières dents, la majeure partie des personnes livrées aux soins des enfans, est dans l'habitude de mettre entre les mains des enfans des corps ronds et cilindriques, de bois, de

métal et quelquefois de verre. Mais bien loin d'atteindre leur but par de pareils moyens, ils s'en éloignent au contraire; car ces substances dures et lisses déterminées sur la gencive par la démangeaison ou la douleur qu'éprouve l'enfant, la durcit et la rend comme calleuse. Le meilleur parti qu'on ait à prendre durant cette opération de la nature, la seule où elle soit obligée de déchirer pour le développement des parties, est de ne rien faire à moins que la sensibilité extrême du sujet ou la ténacité de la gencive, n'appellent des accidens qui fassent craindre pour la perte de l'individu. Alors des tisanes tempérantes, de légers lavemens, ou des doux purgatifs, l'application des vessicatoires; dans une forte fluxion celle des sangsues et enfin la section de la gencive elle-même sont des succès qui, administrés à propos et chacun en son tems doivent réussir, surtout s'ils sont secondés par la diète et l'usage d'un lait tranquille.

S'il est un usage où les modes pour le

costume doivent être interdites, c'est sans contredit celui-ci. Pendant l'enfance l'homme ou la femme étant encore sous la tutelle de la nature, doit vivre d'après ses loix, or la plus générale de toute est celle de ne pouvoir supporter et de ne pouvoir souffrir, sans se déformer, la gêne et la contrainte; donc on doit s'empresser d'exclure des gardes-robes des enfans tout habit dur, pesant et étroit, parce que son usage ne pourroit que nuire à la forme et à l'accroissement d'un corps encore tendre et continuellement pénétré d'une force expensive, qui ne peut supporter alors aucune limite, pour ne lui accorder que des ajustemens courts et amples, tissus d'un fil blanc et très-légers, observant néanmoins de les augmenter relativement à la rigueur de la saison.

Si la manière dont on nourrit les enfans présente des abus, le grand nombre de couvertures et d'habits dont on les couvre, le défaut d'exercice où on les tient, ne nous en offrent pas moins. L'enfant nouveau né a besoin d'étendre les membres,

de les mouvoir, afin de les tirer de l'engourdissement où ils sont restés pendant si longtemps; on les étend, mais on leur ôte le mouvement; ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande, et l'enfant fait des efforts qui retardent le progrès de ses forces. L'inaction où l'on retient ses membres ne peut que tarder la circulation des humeurs, altérer la santé de l'enfant et empêcher son accroissement. De combien de bossus, de boiteux et de gens contrefaits ne sommes-nous pas redevables à cette précaution extravagante d'emmaillotter les enfans. Les pays où cet usage est inconnu nous offrent des hommes grands, fort bien faits; mais chez nous, c'est-à-dire dans une partie de l'Europe, de peur que le corps ne se difforme, on le soumet à la presse, on se hâte de le rendre perclus pour l'empêcher de s'estropier. Un conseil de médecins sous la domination de chaque Souverain, ne devroit-il pas surveiller et

chercher les moyens non-seulement de corriger cet abus, mais être autorisé d'enjoindre aux mères et de donner des ordres dans toutes les maisons institués pour le soin des enfans, de suivre les loix de la nature pour élever les enfans? Combien chaque gouvernement gagneroit à cette réforme tant pour le civil que pour le militaire !

Une contrainte si cruelle pourroit-elle ne pas influer sur le tempérament des enfans? car on ne peut révoquer en doute que le penchant de l'âme et l'impulsion du tempérament ne soit déterminée par l'organisation et les dispositions particulières du corps; la société ne souffre-t-elle pas de cet abus? Des enfans foibles et valétudinaires sont peu propres à recevoir une instruction morale qui puisse les rendre utiles à leurs concitoyens. Le premier sentiment est un sentiment de douleur; garottés comme des criminels, ils font des efforts, ils s'irritent et crient pour avoir des secours; car le maillot le mieux fait gênera au moins l'enfant; et ne

seroit-ce qu'en lui ôtant la faculté de se mouvoir. Si le maillot est mal fait, il lui comprimera la poitrine et ne lui permettra plus de respirer à son aise. L'estomac par la même raison ne contiendra pas la quantité d'alimens nécessaires à l'accroissement, et le peu qu'il reçoit sera rejeté souvent par le vomissement qu'excitera nécessairement la pression que son fond doit éprouver de la part du foie, qui proportionnellement est plus volumineux. On s'imagine que les enfans n'ont pas de chaleur naturelle, et pour leur en donner on les étouffe sous le poids des flanelles, des linges, des litières, on les tient constamment dans des appartemens chauds impénétrables à l'air; il arrive de là ce que nous éprouvons nous-mêmes au moment où l'enfant élevé ainsi est exposé à l'air, il s'enrhume, gagne des coliques et des fluxions. Les gens continuellement enrhumés sont ceux qui se couvrent le plus; ainsi l'enfant qu'on couvre trop, sera stilleux et délicat le reste de sa vie; il ne pourra jamais

braver impunément les changemens brusques de l'atmosphère.

Au moment où l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne lui en donnez pas d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Ne craignez pas qu'en le laissant en liberté, il prenne de mauvaises situations ou se donne des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de ses membres; il est si foible, si lourd que, couché sur le dos, il imiteroit la tortue sans pouvoir prendre d'autre situation puisqu'il ne peut se mouvoir; quel besoin donc de l'attacher pour qu'il ne s'estropie pas? Oubliez à jamais les litières, les maillots pour les enfans qui n'ont pas des vices de conformation, car les maillots ne doivent être mis en usage que pour ramener à la forme naturelle des membres qui présenteroient des difformités, et ces sortes de cas ne doivent pas être confiés à des nourrices. Des langes flottans que laissent tous ses membres en liberté ne sont pas assez pesants pour gener les mouvemens, ni assez

chauds pour empêcher les impressions de l'air, ce qui convient au nouveau né, couchez-le sur son côté, la tête un peu relevée dans un berceau rembouré, avec l'attention d'opposer son visage au jour, sans cela ses sensations affectives le soumettant à l'empire de l'habitude, il tourneroit constamment ses yeux à la lumière; si elle lui venoit de côté, il prendroit insensiblement cette direction. Tous les enfans qui louchent, ne doivent cet accident qu'au défaut de précaution à les placer dans l'appartement; il faut que celui-ci soit bien airé, car il n'y a rien de plus dangereux aux enfans qu'un air non renouvelé et corrompu, et on ne doit point établir leurs lits dans des cabinets, des alcoves ou de petites chambres; les grandes personnes devroient bien suivre également cette méthode; s'il est vrai que rien ne favorise plus l'accroissement des membres que la liberté où on les laisse, de prendre de l'exercice. L'on ne sauroit assez recommander de ne gêner les enfans pour leur habillement, ainsi

on ne doit jamais leur appliquer rien de trop juste, la foule de ligatures dont on se sert ordinairement, ne fait qu'arrêter les humeurs dans leur circulation; elles croupissent dans un repos qu'augmente la vie inactive et sédentaire, il seroit déplacé d'entrer ici dans des détails minutieux sur la manière d'habiller les enfans; outre que chaque pays a ses coutumes, les parens ont aussi les leurs. La seule règle à donner sur cela, est que l'habillement des enfans ne soit pas dans le cas d'échauffer, et qu'il soit façonné de manière à laisser les mouvemens libres, sans se piquer de marquer leur taille, ce qui ne sert qu'à la gâter; leurs défauts de corps et d'esprit viennent presque tous d'une même cause, on veut leur faire honneur avant le temps. La tête doit être légèrement couverte et jamais trop serrée; à mesure que les cheveux croissent, il faut les habituer à se passer de bonnet; si cette pratique étoit généralement suivie, plus nous avancerions en âge, moins nous serions sensibles aux intemperies de l'air, aux rhumes de cerveau, aux fluxions, parce que les tégumens, le

péricrâne et le crâne même auroient plus de consistence et par conséquent moins sujets aux contusions de cette partie.

Herodote dit, que sur un champ de bataille les crânes des Egyptiens étoient beaucoup plus épais que ceux des Perses. Ceux-ci se couvroient la tête de grosses tiares et les Egyptiens les portoit nues.

La propreté est la vie des enfans, elle facilite la transpiration, entretient la gaieté, et favorise la circulation; elle épargne aux enfans des rougeurs aux aines, aux cuisses, des démangeaisons et des cuissons qui les tourmentent sans cesse; ainsi on ne peut trop conseiller de les tenir proprement, d'avoir le soin de changer leur linge d'abord qu'ils sont mouillés où mal-propres, de ne laisser jamais sur l'enfant vingt-quatre heures continues le même vêtement; leur mal-propreté en montre assez le besoin; on feroit mieux de garnir le berceau avec de la paille; on peut la changer plus souvent, et dès la naissance, on n'habitue pas par conséquent les enfans à la mollesse; la paille est préférable à la plume et à la laine qui at-

tire et retient les impuretés et l'humidité; lorsque vous lavez les enfans, diminuez peu à peu et par degrés la tiédeur de l'eau jusqu'à ce que vous les laviez été et hiver à froid. Cette pratique qui leur fera verser bien des larmes, deviendra pour eux une habitude profitable qui fortifiera beaucoup la constitution de leur tempérament.

Tous les peuples ont reconnu l'avantage de la gymnastique pour l'énergie du physique et du moral; mais aucun ne l'a mise autant en pratique que les Grecs et les Romains. Les courses, les jeux, les spectacles, et généralement tout ce qui tendoit à mettre le corps en mouvement et en agitation fortement tous les membres, étoit pris en grande considération par leurs législateurs, tant ces républicains en reconnoissoient l'importance. C'est particulièrement dans l'enfance qu'il faut laisser à l'homme la liberté de ses mouvemens; il seroit même utile à cet âge de lui procurer les occasions d'être presque toujours en action, leurs solides foibles et lactées, abreuvés et empâtés des sucs gélatineux, aqueux et fades, ont besoin de recevoir

de fortes secousses, non seulement pour leur force et leur dextérité propre, (parce que outre que l'habitude rend habile et agile, cette continuité d'actions appellant sur les parties une plus grande quantité de moticules antritives, le force en quelque manière à se nourrir davantage) mais encore pour prévenir ou pour guérir les maladies qui proviennent d'une semblable flagnation des liquides. Au reste il n'y a qu'à comparer les jeunes gens et les demoiselles des écoles, des couvens, des pensionnats et de la campagne avec ceux qui restent dans la maison paternelle. Toujours assis, couchés ou prosternées pour se convaincre que le mouvement est ou ne peut pas plus utile à l'enfance; l'exercice dans les justes bornes, avons-nous dit, est ce qui contribue le plus à conserver la santé de l'homme, pourquoi n'auroit-il pas les mêmes avantages pour l'enfant, qui naturellement est porté au mouvement? Le developpement robuste de ces petits paysans que l'on voit se battre en chemise sur la neige, ne nous assure-t-il pas assez qu'on auroit beau élever l'enfant avec

tous les soins possibles, il restera constamment foible, si l'on négligeoit de lui faire prendre les petits exercices dont le désir est né avec lui. Le rachiti, les écrouelles ne reconnoissent bien souvent d'autres causes que l'inaction et la contrainte dans lesquelles on tient les enfans; les premières semaines après la naissance l'enfant doit absolument les deux tiers du tems au sommeil que Haller attribue à la grande douceur du sang. La fatigue qu'il éprouve du matin au soir, d'être levé pour être nettoyé et nourri lui tient assez lieu d'exercice! Mais ceux qui sont un peu plus forts et qui ne marchent pas cependant, en demandent davantage. La promenade sur le bras de la nourrice avec ménagement, est celui qui leur convient le mieux, je dis avec ménagement, car il peut résulter des maux infinis de la manière négligée de les porter ainsi. D'abord si on n'a pas soin de les échanger souvent de bras, ils prennent l'habitude de se pencher plus d'un côté que de l'autre; leur colonne épinière encore presque cartilaguneuse et n'ayant aucun point d'appui, se voute, s'entraîne par

le poids de la tête ; celle-ci peut se jeter trop en arrière et déterminer une lésion considérable de l'apophise odontoïde de la seconde vertèbre cervicale. L'épiphise du col du fémur, peut changer de forme et même se casser comme l'obverse *Vanswieten* lorsque l'enfant s'incline brusquement en arrière. Il est, je crois, une manière de le porter qui pourroit prévenir tous les accidens, c'est de lui faire appuyer le dos sur la poitrine de la nourrice.

D'autres mouvemens inconsidérés que l'on fait faire encore aux enfans pour les amuser, ne sont pas moins dangereux; comme de les élever en l'air les deux mains appliquées contre les oreilles pour leur faire voir dit-on vulgairement le grand-père, de les jeter d'un bras à l'autre ou en l'air, et de les recevoir en les comprimant bien de crainte de les laisser tomber; de les mettre subitement et avec force sur leurs pieds afin de les faire tenir debout; de les élever en l'air par un seul bras ou les deux, ce que l'on fait souvent pour leur faire passer quelques mauvais pas. Tous ces mouvemens ne peuvent

que déformer les membres encore délicats de l'enfant. Mais si l'exercice qu'on lui fait faire selon son âge et ses forces est de la plus grande importance pour fortifier son corps, il faut le promener avec toutes les précautions qu'exige la délicatesse de ses membres et de ses os. Son inquiétude nous en montre le désir, son imagination et sa mémoire étant inactive, il n'est attentif qu'à ce qui frappe ses sens pour le moment, aussi veut-il tout toucher, tout manier; promenez-le donc d'un objet à un autre, commencez déjà son éducation, comme le dit *Rousseau*, par lui apprendre à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure, et de toutes leurs qualités sensibles. S'imaginant d'étendre que celle où il peut atteindre, il alonge son bras à l'objet éloigné comme à celui qui est à sa portée. Ayez donc soin de le transporter d'une place à l'autre; le mouvement lui apprendra qu'il y a des choses qui ne sont pas lui; le mouvement lui donnera l'idée de l'étendue; une fois qu'il commencera à se

fortifier, laissez-le ramper par la chambre, et vous le verrez se renforcer de jour en jour; les premiers développement de l'enfance se font presque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à peu près dans le même temps; notre manière est de nous empresser à les faire marcher comme s'il y avoit à craindre que par cette négligence ils ne sussent jamais le faire; étant grands, nous les entourons de paniers roulans, de chariots et de lisières qui ne tendent qu'à leur apprendre à marcher mal, et souvent à les estropier. Le poids du corps des enfans qu'on laisse pendant six à sept heures de la journée dans les paniers ou chariots, doit déprimer le col du fémur et le lui faire faire un angle droit avec l'axe du corps; la progression ne se fait plus qu'avec vacillation, et la ligne de gravité étant jetée de droite à gauche et de gauche à droite, l'enfant imite la marche du canard; la claudication est encore la suite, car la cavité cotiloïde formée par la réunion cartilagineuse de trois portions d'os, cède à la pression et prend une forme contre nature.

Les lisières ont à peu près les mêmes effets; elles rendent les enfans cagneux et empêchent de plus par leur pression la nutrition uniforme des os de la cavité torachique (de la poitrine); l'attitude qu'on laisse prendre aux enfans sur les chaises faites exprès pour les asseoir, est vicieuse, les vertèbres dorsales et lombaire, pressées de derrière, en avant et de haut en bas doivent former une bosse entr'elles. *Vanswieten* attribue à cette cause l'étroitesse du bassin et les accouchemens difficiles qui en sont la suite. Le coccix et le sacrum sont poussés en avant quand les petites filles restent trop longtemps sur leur séant. Ce n'est qu'après le sevrage, vers le douzième mois, qu'on doit commencer à faire marcher les enfans; il faut qu'auparavant leurs jambes se soient un peu fortifiés, et elles le seront bientôt, si vous les laissez en attendant se mouvoir à leur aise et en plein air. La meilleure manière de leur apprendre, s'il en est besoin, est de les soutenir par la main; mais laissons ici agir la nature, ses leçons valent plus que les nôtres. L'enfant qui n'est pas dans la gêne au

maillot, exerce ses forces à mesure qu'elles augmentent, et l'instinct le porte à faire des mouvemens, des tentatives pour marcher; on peut alors aisément venir à leur secours pour les garantir des chûtes; on sèvre ordinairement trop tôt les enfans, l'époque où on doit les sevrer est indiquée par la nature même; c'est l'éruption des dents qui annonce que l'estomac est assez fort pour digérer des alimens plus solides que le lait; c'est l'âge ordinaire de dix à douze mois.

L'éruption des dents est communément pénible, la crise l'accompagne de diarrhées, de coliques, de convulsions, et devient funeste à beaucoup d'enfans. Il en est d'autres cependant, qui n'éprouvent aucun de ces accidens, ce qui fait voir que ces suites ne sont pas essentielles à la pousse des dents, et qu'on peut les prévenir efficacement en soumettant les enfans à un régime qui ne donne pas lieu à l'acidité des humeurs et surtout à la mobilité du système nerveux. Par un instinct machinal l'enfant porte alors à la bouche tout ce qu'il trouve sous sa main; et les nourrices, pour aller au-devant

lui donnent pour hochet l'ivoire, etc. Ces corps durs endurcissent la gencive par leur pression et préparent un déchirement plus pénible. Prenons encore ici l'instinct pour guide; les petits chiens n'exercent pas leurs dents naissantes sur des cailloux, mais bien sur des substances molles où la dent puisse s'imprimer; il importe d'ailleurs que les enfans s'accoutument à mâcher, c'est le vrai moyen de faciliter l'éruption; ainsi laissant de côté les grelots qui leur donnent déjà du goût pour le luxe, amusez-les simplement avec quelques fruits secs ou des petits bâtons de pain dur; à force de les ramollir ils en avaleront quelque peu, leurs dents sortiront, et insensiblement ils se trouveront sevrés avant qu'on ne s'en soit aperçu; par-là on évitera encore les divers accidens qu'entraîne sur la mère et sur l'enfant un allaitement brusquement discontinué.

Au lieu de livrer les enfans à des sevreuses impérieuses intéressées à l'excès, et dont l'âme est par habitude inaccessible à tout sentiment de tendresse, rien ne sied mieux aux mères que le soin de sevrer elles-mêmes

leurs enfans. L'amour maternel écarte une foule de maux auxquels ils sont exposés chez les femmes étrangères, et les mères acquièrent un nouveau droit à la tendresse filiale.

Jusqu'au commencement du second septénaire, c'est-à-dire à la huitième année, époque à laquelle chaque sexe paroît prendre des formes particulières et s'éloigner l'un de l'autre, l'éducation morale doit être commune. Cet âge consacré par la nature à terminer et perfectionner le physique, ne peut permettre que ce qui tend à ce but; on doit donc se garder de mettre trop en jeu la machine avant qu'elle ait acquis la tournure et la solidité nécessaire à l'usage auquel on la destine; on n'ignore pas que le moral influant infiniment sur le physique, son trop grand exercice arrêteroit l'accroissement de celui-ci et détruiroit son énergie, mais d'autre part aussi et par la même raison on sait que son activité simple et modérée le favorise infiniment. Donc on peut sans inconvénient commencer à cet âge à mettre en action l'âme de l'enfant, pourvu qu'on

ne lui communique que des mouvemens simples et légers. Nous n'avons encore remarqué dans l'homme et la femme qu'un être unique et n'étant en quelque façon d'aucun sexe. A présent nous allons le voir s'affranchir de cet état de servitude, se dépouiller de tous ses attributs originels, qui le rendoient foible et malheureux, et se conduire d'après ses propres forces et ses propres lumières.

Des changemens remarquables survenus à la fin de la septième année dans le physique et le moral des enfans terminent le deuxième âge et ouvrent le troisième. C'est alors que les traits propres à chaque sexe commencent à se prononcer et que certains sentimens intérieurs, dont ils ne peuvent deviner la cause, leur apprennent qu'ils n'ont point, comme ils l'avoient cru, la même destination. C'est ce dont l'observateur le moins instruit peut se convaincre en épiant ce qui se passe à cette époque chez les enfans. Les garçons se portent de préférence aux travaux pénibles, forment des entreprises où il faut du courage et de la hardiesse, ne fréquentent que les

lieux où l'on fait du bruit et du tapage, affrontent aisément le danger, sautent, courent, s'exercent et prennent plaisir à se chercher dispute ; ils ont du goût pour les jeux et les occupations mâles, aiment à dominer par la force et veulent toujours avoir raison. Les filles au contraire plus calmes, plus tranquilles, et plus timides peut-être par le sentiment de leur foiblesse, laissent peindre déjà leur penchant pour les doux travaux auxquels la nature les a destinées, se livrent à des occupations moins turbulentes et moins fortes, habillent leurs poupées, les soignent, les embellissent, sont sensibles aux bijoux et à la parure, elles voudroient, comme le dit *Moreau*, savoir faire leurs fichus, leurs falbalas, leurs dentelles, et même qu'on les trouvoit aimables ; elles ont de petites coquetteries, un peu de vanité, et on s'aperçoit aisément qu'à cet âge tendre, le suffrage des hommes ne leur est point indifférent; en outre, toutes choses égales d'ailleurs, les garçons ont la taille plus haute, les cheveux plus roux, les formes plus vigoureuses, la peau plus brune, le ca-

ractère plus ferme et le regard plus assuré que les filles. Les différences dans le penchant, les goûts et la constitution physique des deux sexes, assez fortes alors pour déterminer les pères et mères à abandonner leur mode commune d'éducation, pour en substituer une relative au tempérament et à la destination future de chacun d'eux, ne suffisent point au médecin pour cesser de les confondre et de les étudier ensembles; pour ce dernier l'homme et la femme sont enfans jusqu'à l'âge de puberté, parce que jusques là on observe encore chez l'un et l'autre, cette texture molle, délicate et humide des parties, cette exubérance d'humeur aqueuse et limphatique, et ce genre de maladie que nous avons dit caractériser l'âge de l'enfance; mais une fois arrivés là, une fois arrivés à la quatorzième année, les fonctions nobles dont la nature les investit, la physionomie nouvelle et particulière que prennent leur physique et leur moral, les maladies propres et les changemens qui surviennent dans la nature et le siège de celles qui leur sont communes, ainsi que l'ordre

de la sience, font un devoir au médecin de reconnoître à cette époque un nouvel âge dans l'espèce humaine et d'accorder aux deux sexes qui la composent, les beaux noms dont ils se décorent pendant cet intervalle, c'est à-dire, pendant tout le temps qui s'écoule du moment où les sexes sont différenciés jusqu'à celui où chacun est pourvu des qualités requises pour le rang qu'il a à tenir dans la société et pour le rôle qu'il doit y jouer. L'éducation doit être individuelle et adoptée par celui qui en est chargé aux circonstances physiques et morales, présentes et à venir, dans lesquelles doivent ou peuvent se trouver l'homme et la femme, et comme nous l'avons déjà fait sentir, il faut avoir grande attention à faire marcher ensemble l'éducation du corps et l'éducation de l'âme, car il est prouvé par les observations des médecins (puisqu'il n'appartient qu'a cette classe de savans, de résoudre comme il faut tous les problèmes relatifs à l'homme, parcequ'ils sont les seuls à l'étudier journellement dans toutes les faces, à l'observer dans sa formation grand et petit, sain,

malade, raisonnable, fou et mort), que toutes les opérations qui ont rapport à l'entendement sont toujours relatifs à la constitution maternelles et que tels talens ou telles moeurs répondent à tels et tels tempéramens, lesquels sont soumis ensuite eux-mêmes à l'influence du genre moral qu'ils ont fait naître. Il est donc indispensable de faire usage des moyens propres à donner au physique le mode d'organisation qui est le plus favorable au rang moral pour lequel est reservé l'individu. L'homme destiné par la nature au travail, à l'emploi des forces physiques, à l'usage de la pensée et à se servir de la raison et du génie pour soutenir la famille dont il doit devenir le chef, doit être différemment élevé que la femme, à qui le dépot de la génération, les soins particuliers dus à l'enfance, le train et le détail du ménage, ont été confiés. La quatorzième année que termine l'âge puéril, et qui commence celui de l'adolescence, est singulièrement remarquable par les caractères tranchans et opposés qu'elle développe presque tout-à-coup dans l'enfant. C'est en effet à cette

brillante époque de la vie, que ce dernier perd tout-à-fait sa nullité, et que son sexe prononcé lui relève le secret jusqu'alors caché, qu'il est homme ou femme. C'est à cette brillante époque, dis-je, que ce font les plus grands égaremens de la raison et du coeur, et que se passent les scènes d'illusions. Qui ignore que c'est le temps des sympathies amoureuses, des projets, grands ou mesquins, des entreprises chevaleresques, du délire poétique, des rêveries de félicité et de bonheur, des prestiges, des enchantemens, en un mot, que c'est le temps des romans et des fables?

A l'âge de la puberté il n'est plus permis de confondre l'homme avec la femme; les caractères sont trop apparens et les limites trop bien posées pour qu'on puisse s'y méprendre. L'homme grandit alors tout-à-coup, les formes musculaires parviennent, ses membres acquièrent de la fermeté et de la vigueur; sa poitrine s'élargit; sa respiration devient plus libre, les organes de la voix acquièrent plus de force et de roideur, la peau brunit et se couvre de poils, les joues

se colorent, la barbe s'épaissit; la tête, en parfait équilibre sur le col, présente un front sublime où est empreint le commandement et la force; son regard fier et libre peut également contempler les cieux et parcourir le vaste domaine de sa planète; son attitude est droite et sa démarche imposante, c'est celle de la supériorité; et son coeur est toujours rempli de sentimens ardens et généreux.

La femme à la peau blanche et délicate, une chair tendre et molle, des formes arrondies, le contour des membres grâcieux, les cheveux longs, fins et flexibles; les hanches fort larges, les cuisses grosses, la voix douce et argentine; la sensibilité vive, inconstante; et le système nerveux très-mobile; ses affections toujours voisines de la nature, sont plus véritables et moins profondes que celles de l'homme. Celui-ci vit plus au dehors de lui par la vigueur de ses membres, par l'étendue de ses relations et de ses pensées; la femme vit plus au dedans par ses sentimens et sa tendre sollicitude; l'un est la tête et les bras de la famille; l'autre en

est le coeur et le sein. L'homme agit et pense, la femme aime et soigne; le premier a reçu en partage le génie et la force; la seconde a obtenu un plus aimable apanage, les graces decevantes et le doux attouchement. La femme ne peut atteindre à l'homme par la force du corps et l'élévation de l'esprit; l'homme ne peut s'égaler à la femme par les qualités du coeur et les charmes du corps; les sentimens de l'homme tiennent plus de la raison; l'esprit de la femme se rapproche davantage du sentiment: celle-ci prête à toutes les actions le charme du coeur et de l'amour; celui-là communique à tout ce qu'il exécute un caractère de raison philosophique; la femme plaît, l'homme étonne; l'une ravit le coeur et commande l'amour; l'autre saisit et commande l'admiration; on aime la femme, mais on respecte l'homme.

Chers lecteurs, vous m'observerez que bien des femmes auroient des droits incontestables aux attributs dont les hommes sont doués par la nature, j'en conviens avec vous, mais je parle pour le général et révère ce qui est particulier; et je crois avoir rempli

le but que je m'étois proposé depuis plusieurs années, lors d'une pratique de dix années en Angleterre, où j'ai été à portée de faire mes observations par la manière simple et salutaire d'y élever les enfans. Cependant je dois vous observer, que le tableau comparatif des attributs physiques et moraux propres à l'homme et à la femme en général, seroit infidèle sans doute, si l'on vouloit en faire l'application à chaque nation en particulier; car le climat, les moeurs et le genre de vie modifient singulièrement l'ame et le corps. On trouve sur différens points du globe des caractères qui font exception à la règle générale que nous avons donnée relativement à l'ensemble de l'homme et de la femme; mais ces exceptions n'étant que des circonstances locales ou accidentelles, n'infirment nullement sur ce que nous avons dit, parceque c'est ce qui est généralement ou ce qui doit être naturellement. En conséquence ce seroit m'écarter de mon plan en donnant une description du physique et du moral de chaque nation autour du globe sphérique. Je dois les renvoyer aux historiens

qui parlent des quatre parties du monde.

FIN.

AVIS DE L'AUTEUR.

Avant l'impression de cette dissertation j'ai communiqué mon manuscrit à diverses personnes. Quelques-unes m'ont demandé pourquoi je ne parlois pas de la vaccine. J'ai cru pouvoir m'en dispenser dans ce moment, puisque je parle seulement des soins que les mères doivent à leurs enfans. Mais je traiterai cette partie d'après les diverses observations que j'ai faites lorsque je pratiquois la médecine en Angleterre. J'en joindrai de postérieures, celles de plusieurs propagateurs de cette brillante et heureuse découverte sur le continent, dans un *Traité complet d'accouchement, de maladies des femmes et des enfans*, que je ferai imprimer *en français* et *en russe* l'année prochaine.

ERRATA.

Page	Ligne	au lieu de	Lisez
11	2	inconstance	insouciance.
15	25	prolisique	prolifique.
32	18	fioles	fécales.
35	11	narcôtiques	narcôtique.
41	9	disposent	dispose.
45	5	centruplée	centuplée.
58	11	exite	excite.
61	1	D'd'exitation	d'excitation.
61	15	glands	glandes.
61	20	épaissé	épaissi.
70	16	dention	dentition.
73	6	ranimées	ranines.
84	19	ni	n'y.
86	12	troisième	treizième.
100	5 et 6	moticules	monticules.
100	9	flagnation	stagnation.
101	4	rachiti	rachitisme.
101	25	cartilaguneuse	cartilagineuse.

ile, ou l'éducation, par *J. J. Rousseau*, Génève 1793. 12. 4 vol. br. 5 Rbl.
le même livre, 18. 6 vol. rel. 9 Rbl.
le même livre, petit in 12. 4 vol. 3 Rbl.
cyclopedie des enfans, ou abrégé de toutes les Sciences, par Mr. *Formey*, 12. 80 Cop.
cyclopedie enfantine, ou Magazin pour les petits enfans; par Mlle. *Los-Rios*, petit 8. 2 vol. 2 Rbl. 50 Cop.
cyclopedie élémentaire, 12. 3 vol. 4 Rbl.
fans (les) élevés dans l'ordre de la nature, pt. 12. 75 Cop.
tretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfans, par Mde. de la *Fite*, 4me. édit. 1791. 12. 2 vol. 2 R. 50 C. rel. 3 Rbl. 50 Cop.
tretiens de morale pratique de l'art de se conduire dans le monde; par Mr. *Formey*, 12. br. 1 Rbl.
tretiens d'un Pere avec ses enfans sur l'histoire naturelle, orné de 400 figures; ouvrage élémentaire et mis en ordre; par Mr. *J. F. Dubroca*, Paris 1797. 12. 5 vol. br. 10 Rbl.
tretiens de *Phocion*, sur le rapport de la morale, avec la politique; trad. du Grec, de *Nicoles*, par l'Abbé *Mably*, Paris 1783. 18. 3 vol. jolié édit. 6 Rbl.
le même livre, 12. 1 Rbl.
tretiens d'un jeune Prince avec son Gouverneur; ouvrage divisé en trois parties, institution, naturelle-sociale-politique &c. 4 vol. 12. rel. 6 Rbl. br. 5 Rbl.
aste, ou l'ami de la jeunesse, entretiens familiers dans lesquels on donne aux jeunes gens des notions suffisantes sur la plupart des connoissances humaines, particuliérement sur la Logique, la Doctrine, la Morale, la Réligion, la Mythologie, la Physique &c. par Mr. l'Abbé *Fillassier*, Paris 1790. 8. 2 vol. 4 Rbl. rel. 5 Rbl.
prit des meilleurs écrivains françois; ou éxtrait des ouvrages les plus approuvés, particuliérement sur la morale et la critique; pour l'instruction de la jeunesse, et à l'usage de ceux qui étudient la Langue françoise, Londr. 1785. 12. 1 Rbl. 50 Cop.
sais historiques sur la morale des anciens et des modernes, Paris, 12. rel. 1 Rbl. 50 Cop.
sais (nouveaux) d'éducation, ou choix des plus beaux Traits de l'histoire ancienne et moderne, entre-mêlés de dialogues, d'anecdotes, de fables, de contes, suivis du livre des pensées; par Mr. *Freville*, Paris 1789. 12. 3 vol. br. 4 Rbl.
sais à enseigner aux enfans à lire la musique, petit 8. 40 Cop.